

Les Africains et le Socialisme

par André BIDEZ

EN Afrique, il y a du socialisme dans l'air. Le fait se vérifie surtout chez les pays récemment parvenus à l'indépendance. Les peuples y revendiquèrent leur souveraineté par un compréhensible besoin de liberté, et peut-être plus encore par une légitime aspiration à l'égalité avec les peuples déjà maîtres de leur destin. Les deux attractions s'exercèrent de façon irrésistible, toutes deux capables d'amener les individus à se surpasser. Maintenant, l'élan vers l'égalité extérieure se double d'une exigence d'égalité interne, autrement dit de justice sociale. Une révolution — car il existe un effort constructif — accompagne l'avènement à la majorité politique. C'est dans le travail révolutionnaire qu'apparaît le penchant vers le socialisme.

Bien sûr, la tendance à un quelque chose d'instinctif. Tout être humain cherche les possibilités de s'épanouir. Mais la réflexion confirme l'orientation naturelle. Les Africains ne se déterminent pas au hasard, ni sous le seul effet du merveilleux d'un mot. En eux, pensées et sentiments sont en éveil. D'où un examen sérieux des thèses, une discussion serrée des doctrines. Pas question de copier ! Au contraire, ferme résolution d'adapter. Que sera dès lors le socialisme d'Afrique ? Il prendra sans doute des formes diverses, plus ou moins originales, tout en conservant son caractère moral de base, son sens de l'humanité vraie.

Des méditations africaines, le leader du « Tanganyika African National Union » (T.A.N.U.) vient de donner un intéressant témoignage. M. Julius Nyerere, artisan de l'indépendance du Tanganyika, en devint le Premier ministre. Il démissionna ces jours-ci pour des motifs de politique intérieure. Mais un des siens le remplaça, et lui demeura le chef incontesté du parti, le personnage le plus influent du pays. M. Julius Nyerere exposait en août dernier devant la Ligue de la jeunesse du T. A. N. U. des réflexions sur le capitalisme et le socialisme. Voici, d'après l'hebdomadaire « Afrique Nouvelle », comment il jugea le premier.

« Quelle a été l'erreur du capitalisme ? Selon moi, l'erreur du capitalisme a été de détourner la richesse de sa véritable destination, la véritable destination de la richesse étant de satisfaire des besoins très simples, celui de manger, d'avoir un toit, de s'instruire... En d'autres termes, la fin de la richesse est de bannir la pauvreté, la richesse étant à la pauvreté ce que la lumière est aux ténèbres.

« Qu'arrive-t-il alors ? Une compétition sans merci entre individus non pas en vue d'acquiescer les biens nécessaires pour se nourrir, se vêtir ou se donner un toit, mais pour s'enrichir et l'emporter en puissance et en prestige sur leurs compagnons, pour avoir des richesses qui excèdent leurs besoins réels et leur permettront de dominer les autres. A ce stade, un millionnaire est prêt à dépenser des millions simplement pour détruire un autre millionnaire ».

Quand il parla du socialisme, M. Julius Nyerere parut songer presque exclusivement aux conceptions moscovites et chinoises. Or, celle-ci — du frelaté — mettent en pratique le totalitarisme. Elles ressemblent à la démocratie socialiste à peu près autant qu'une grimace à un sourire.

Néanmoins, les propos de M. Julius Nyerere attestent l'observation réfléchie portée par l'Afrique à la conduite de ceux qui prétendent la guider.

« Je crois que le but du socialisme fut de remédier à ce défaut du capitalisme et de rendre la richesse à sa destination première qui est de satisfaire les simples besoins de l'homme et de bannir la pauvreté... »

« Mais, à mon avis, les pays socialistes eux-mêmes, pris chacun en particulier dans la société plus vaste des nations commettent maintenant le même crime que les pays capitalistes ont commis précédemment. Ils commencent à se servir de la richesse dans le but d'acquiescer puissance et prestige sur le plan international. Il serait également hypocrite de la part des pays socialistes de le nier. Ils cherchent désormais à utiliser la richesse exactement comme les pays capitalistes, dans un but de puissance et de prestige.

« Et les pays socialistes ni plus ni moins que les pays capitalistes sont prêts à se conduire comme le « millionnaire » qui emploie ses millions à détruire un autre « millionnaire »... Bref, la richesse dans les pays socialistes souffre désormais de la pauvreté ce qui est un crime plus impardonnable encore... »

La sévérité de l'analyse fait penser à une déception mal dissimulée. Dans la réalité des choses, M. Julius Nyerere semblait bien engager son pays dans une voie socialiste. Cet homme pondéré, raisonnable devait avoir opéré son choix. Pourquoi changerait-il ? Il sait distinguer le bon grain de l'ivraie. A lui de tenir compte de ses critiques et de se faire confiance. Au diable toute contrefaçon ! Par application d'un socialisme de bon aloi, les Africains peuvent, à leur façon, organiser chez eux une démocratie politique, économique et sociale ? L'appel du progrès et une sorte de fierté d'eux-mêmes les exaltent. Un socialisme authentique leur offre les moyens de créer les conditions d'une vie heureuse pour tous. Le bonheur ne reste-t-il pas partout l'un rêve, et donc un stimulant ?

Decididamente, los reyes belgas han tomado gusto a la España franquista.

Acaban de pasar dieciocho días, « de riguroso incógnito », en el retiro de « El Plantío », de los señores de Oriol.

Los mal informados, que

suponían al rey Balduino en una de las colonias africanas que todavía pertenecen al Estado belga, equivocaron la puntería. Creían que el rey se informaba de la situación de los futuros Estados independientes y actuales colonias belgas. La creencia tomaba pie en el hecho de ha-

Una mujer excepcional

María Lejárraga de Martínez Sierra

DON Augusto Martínez Olmedilla acaba de escribir un libro titulado « Arriba el telón », que quiere ser la historia del teatro en España durante un siglo. Juzgando por el diminutivo, deben ser pocos los olmos que pueblan esa olmedilla. Pocos o muchos, sería inútil pedirles peras, fruto que ese árbol no da, como ninguno dio el autor del libro cuando se puso a escribir comedias. Siempre fue un escritor mediocre y nunca acertó con los recursos escénicos. Tampoco ahora ha acertado a historiar el teatro donde fracasó. La edición de que hablo es muy lujosa y parece como si el señor Martínez Olmedilla se limitara en ella, bien por penuria literaria o bien por expreso encargo del editor, a comentar estampas y retratos que aparecen en páginas de rico papel cuché, con lo cual la obra, más que una historia semeja un álbum.

Pero no es mi propósito criticarla, tarea para la cual carezco de aptitud, sino reparar una injusticia que, por enemistad política, manifestada en este caso sin venir a cuento, ha cometido el octogenario cronista.

Comentarios sobre una ineptia

EN el capítulo rotulado « La compañía de Martínez Sierra », se dice: « Andando el tiempo se supo que detrás de Martínez Sierra había otro escritor: su esposa, María de la O Lejárraga,

que por un complejo de modestia, abnegación y cariño prefería quedar en el anonimato. Mujer inteligentísima, de gran cultura y fina sensibilidad, por una aberración inconcebible durante nuestras revueltas políticas tomó partido por los rojos más avan-

sabido éste que, además de dicho aposento de la calle de Génova, tomado en alquiler, mi ilustre correligionaria era propietaria de una casa de campo — de la que luego hablaré — en Cagnes-sur-Mer, muy cerca de Niza, donde solía recluírse para trabajar al huir de los rigores del invierno madrileño.

Por Indalecio PRIETO

zados y manchó su historial de dulzura y serenidad predicando ideas disolventes en los agros andaluces y extremeños, proceder tanto más absurdo cuanto que vivía suntuosamente en un magnífico inmueble de la calle de Génova desde el cual lanzaba sus alegatos demoleedores.

Nada menos que una aberración inconcebible constituye para tal comentarista la circunstancia de vivir suntuosamente y, no obstante, predicar ideas demoleedoras, según Olmedilla denomina a las ideas socialistas, que son las siempre profesadas por María Lejárraga. La aberración habría alcanzado proporciones más monstruosas a los ojos de tan mezquino analizador, de haber

Cualquier mortal dotado de sentido común estimará que cuanto mayor sea el bienestar de una persona, más generosa resultará su consagración a los humildes. Cosa distinta sería si ese bienestar o esa riqueza — acaso de haberla, y en María nunca la hubo — estuviesen logrados a costa de sudores y sufrimientos ajenos, y no con el trabajo propio que fue el único manantial de mi excelsa amiga. Lo confirma Martínez Olmedilla diciendo de ella: « Había empezado a vivir modestamente como maestra nacional, cargo que dejó para dedicarse a la literatura. Madruga-dora infatigable, a las cinco de la mañana empezaba a laborar: un día, era el capítulo de un libro original; otro, la traducción de una obra maestra: Shakespeare,

(Pasa a la segunda pág.)

En Barcelona

Lo malo, mal se celebra

CONMEMORANDO en su vigésimotercero aniversario lo que todavía — aunque ya con poco brío — siguen llamando los del « Movimiento » la « liberación de Barcelona », « La Vanguardia Española », de aquella ciudad, ha publicado un editorial que termina de esta manera:

« Algunas veces oímos quejas sobre esto, aquello o lo de más allá. ¿No será que de Barcelona, nuestra bienamada, no nos hemos preocupado en todo instante con la grandeza de alma que este hogar catalán y nacional exige? »

Aparece esta pregunta sin enunciar previamente su causa; sin embargo, esa causa está latente a lo largo del editorial y de la información publicada sobre el caso. Se trata de la completa ausencia del pueblo; de un pueblo que siempre estuvo ausente en espíritu, pero que ahora lo está también en cuanto a presencia, no sólo por declinación de la fuerza coactiva del Estado sino por la reconstitución de una conciencia pública cada día más consciente. De ahí esa dubitativa respuesta que se da el propio editorialista sobre si el régimen que él representa no habrá tratado al pueblo con falta de « grandeza de alma ». Por eso el pueblo está muy lejos de recordár con satisfacción el día en que fué « liberado » contra su propia voluntad y contra su propio heroísmo por un ejército cuya parte española sigue dominando al país. A este respecto es de notar que el editorialista — él sabrá por qué — dice: « Un ejército no es un recinto de santidades, ni siquiera cuando sus armas defienden el nombre y la doctrina de Dios. Ejércitos evangélicos no hay sino en los relatos de los libros sagrados. »

En ausencia del pueblo, el capitán general de Cataluña, en su condición de máxima autoridad y con algún asistente civil, ha celebrado su propia obra, ha recibido otra Gran Cruz — la del Yugo y las Flechas — y, como gran contemplador de la historia, ha pronunciado estas palabras: « Podríamos decir que se ha realizado la tercera reconquista de España: la primera en ocasión de la dominación árabe, la segunda cuando la invasión napoleónica, y la tercera cuando nuestro suelo fué mancillado por las hordas marxistas. » Y para que no se le quedara ninguna verdad por decir, ha afirmado que el Ejército español acabó hasta con la arbitrariedad y la injusticia. Por eso la una y la otra son ahora desconocidas en España.

Pero no es sólo el Ejército quien, en ausencia del pueblo, ha celebrado el aniversario de la « Liberación ». No podría faltar la Iglesia española; pero no con una piadosa recordación de los que entonces murieron, sino con una evocación jubilosa del hecho que los mató. Tal ha sido la función religiosa celebrada con asistencia de las altas personalidades, y de la que dicen los periódicos que « finalmente se entonó un solemne Te Deum de acción de gracias por la liberación de la ciudad y beneficios derivados de la misma, desde la fecha inolvidable del 26 de enero de 1939. »

« Beneficios derivados... » Sin duda los ha obtenido el alto clero. Económicos, poderes temporales. Los disfruta y los ejerce el clero español con una fruición que le nubla los peligros del porvenir y le hace dar por bien empleados los horrores de aquello que llaman « liberación ». Infinidad de hogares deshechos, multitudes inmensas que marchaban a la expatriación mientras a orilla de las carreteras caían « extenuados, y hasta muertos, mujeres, niños y también hombres. Encarcelamientos, ejecuciones sumarias... Era la violencia que el Papa condena en estos mismos días, pero que los obispos españoles reverencian desde sus altares. Aquellos horrores son innegables; mas, para esos obispos, los « beneficios derivados », bien valen un Te Deum. Uno más.

PICASSO en candelero

Desde que Picasso expuso obras suyas en Barcelona y Madrid, la prensa franquista — el régimen, por consiguiente — se reconcilió con el discutido pintor. Hasta hubo una polémica en la prensa madrileña en la que picassistas y no picassistas expusieron sus puntos de vista acerca del arte picassiano.

Ahora, « Pueblo », en una crónica de su corresponsal en Roma — reproducida muy destacadamente, con retrato de Picasso — lanza la noticia de que el pintor se negó a exponer en Roma con el auxilio y a iniciativa del P. C. italiano.

¿Razones? Se le supone enfadado por la mala crítica que tuvieron sus obras en la Exposición de Arte Francés en Moscú.

Se añade que « hablan de que está preparando una serie de cuadros de tema religioso ».

¿Por qué extrañarse de las volteretas de don Pablo Picasso? Desde el cuadro « Guernica » hasta la Exposición de Barcelona llovió mucho. Desde la « Paloma de la Paz » y el « Retrato de Stalin » hasta la destalinización llovió menos; pero ¿qué importancia tienen esas cosas para tan genial artista?

La actitud del régimen franquista con respecto a Picasso y de Picasso con respecto al régimen, incita a preguntar: ¿Quién perdió la vergüenza, si vergüenza hubo? — O.I.D.E.

ber visto a Balduino y Fabiola tomar la dirección del sur.

Hacia el sur se fueron, pero no hacia donde suponían los mal informados. Se quedó en España para ver si descubre la pista de Degrelle. — O. I.D.E.

(Viene de la primera pág.)

Ibsen, Maeterlinck, o las escenas de una comedia propia, en las que campean la exquisitez, la fina sensibilidad inconfundiblemente femenina. Lo interesante para ella era producir sin descanso; la exhibición personal, le molestó siempre; de ahí su desdén ante el aplauso, negándose siempre a firmar sus escritos. En el feminismo español tiene María Martínez Sierra un lugar preeminente, porque escribe siempre en mujer; su obra es totalmente femenina. Pero desconcierta al observador porque no sabe si hay en ella abnegación, escepticismo, renunciamento o simplemente paradoja. Para todo tiene una sonrisa de supremo desdén; ni aún se conmueve —ella, tan maternal en apariencia—, ante la idea de verse estéril. Y, sin embargo, ha escrito con sangre del alma "que toda mujer, porque Dios lo ha querido, dentro del corazón lleva un niño dormido".

Razones del anónimo

Si Martínez Olmedilla, para documentarse menos superficialmente y enjuiciar más imparcialmente, hubiese leído el libro «Gregorio y yo. — Medio siglo de colaboración» que María Lejárraga publicó en Méjico hace nueve años mientras estuvo aquí antes de ir a Buenos Aires donde ahora reside, se habría ahorrado aventuradísimas conjeturas acerca de su comportamiento al mantenerse en el anonimato, pues ella misma explica esa actitud en las siguientes líneas, relativas también a su marido:

«No hemos colaborado, es decir, trabajado en nuestra obra común sin interrupción por haber sido marido y mujer; hemos llegado al santo estado de matrimonio a fuerza de colaborar. Antes de ser siquiera «novios» habíamos escrito y publicado cuatro libros: «El poema del trabajo», «Cuentos breves», «Flores de escarcha», «Diálogos fantásticos». Antes de casarnos la primera novela corta, «Almas ausentes», alcanzando el primer premio en un concurso literario —mil pesetas de entonces— sirvió para añadir unas cuantas superfluidades a nuestra modesta instalación conyugal... «El poema del trabajo» y «Cuentos breves» logramos editarlos en secreto juntando nuestros escasos ahorros. Firmamos, yo, por ser maestra de escuela, los «Cuentos», destinados a los niños; él, por ser reconocidamente poeta, el poema. Llevámoslos el mismo día a nuestras respectivas casas. En la de mi colaborador, un libro era casi un milagro, y el del primogénito fue recibido con todos los honores: sorpresa, regocijo, orgullo familiar. Creo que hasta champaña se descorchó en la celebración. En la mía, donde había tantos, dos libros más, aunque uno lo firmase la primogénita y el otro el «amiguito» que mis padres y hermanos antes que yo sospechaban que había de convertirse en novio, no significaban gran cosa ni ocasionaron celebración alguna. Yo, en mi orgullo de autora novel, había descontentado mejor acogida. Tomé —interiormente, como es mi costumbre—, formidable rabieta, y juré por todos los dioses mayores y menores: "No volveréis jamás a ver mi nombre impreso en la portada de un libro."»

«Esa es una de las "poderosas" razones por las cuales decidí que los hijos de nuestra unión intelectual no llevaran más que el nombre del padre. Otra, que, siendo maestra de escuela, es decir, desempeñando un cargo público, no quería empañar la limpieza de mi nombre con la dudosa fama que en aquella época caía como sambenito casi deshonroso sobre toda mujer "literata"... sobre todo literata incipiente. ¡Si se hubiera podido ser célebre desde el primer libro! La fama todo lo justifica.»

«La razón tercera, tal vez la más fuerte, fue romanticismo de enamorada... Casada, joven y feliz, acometí ese orgullo de humildad que domina a toda mujer cuando quiere de veras a un hombre. "Puesto que nuestras obras son hijas de legítimo matrimonio, con el nombre del padre tienen honra bastante." Ahora, anciana y viuda, véome obligada a proclamar mi maternidad para cobrar mis derechos de autora. La vejez, por mucho fuego interior que conserve, está obligada a renunciar a sus romanticismos si ha de seguir viviendo, aunque sea por poco tiempo.»

María Lejárraga de Martínez Sierra

Una actriz ingenua, mujer fatal :- :-

CONTRA quién defendía sus derechos de autora? Contra una hija de Catalina Bárcena que, por ser hija de Gregorio Martínez Sierra, pretendía absorberla, hundiéndola en la miseria a la verdadera creadora de tantas comedias famosas.

Catalina Bárcena, como por lo general sucede con las actrices que en el escenario representan papeles de ingenuas, actuó de mujer fatal deshaciendo un matrimonio dichoso. Pero María Lejárraga, ni aún después de comprobar la infidelidad, dejó de atribuir a Gregorio cuanto ella producía. Más de cuatro quintas partes de la obra literaria que figura a nombre de Gregorio Martínez Sierra se deben exclusivamente a María Lejárraga, quien siguió llamándose María Martínez Sierra, sin exhalar quejas ni formular protestas hasta que, desvalida y expatriada, hubo de acudir a los tribunales en busca de amparo, pues las comedias que ella escribió —ella y nadie sino ella, pues Gregorio enfocó sus actividades a especializarse como director de escena y a ser empresario teatral—, siguen representándose en España y en el extranjero, especialmente «Canción de Cuna» que, traducida a varios idiomas, ha dado con aire triunfal la vuelta al mundo. ¿Cabe mayor abnegación y mayor elegancia espiritual que las de esta mujer excepcionalísima por su talento, su cultura, su nobleza e inclusive su enamoramiento? La muerte de su marido, de quien permaneció reparada largos años, aunque guardándole siempre respeto y cariño, le supo en 1947, con dolorosa sorpresa, por una emisión radiofónica, hallándose ella exiliada en Francia.

Antiguos afiliados al Partido Socialista

CUALQUIERA que lea «Arriba el telón» creará que María Lejárraga, negando su personalidad y contradiciendo su historia, se lanzó alocadamente a desatentadas aventuras revolucionarias. Por el contrario, fue leal consigo misma en todo instante. Hija de un médico que practicaba su profesión en los miserables suburbios madrileños que Vicente Blasco Ibáñez tomó para fondo de su novela «La horda», la exquisita sensibilidad de María hizo que su espíritu no sólo se apiadara de tantos desventurados sino que le ani-

mase para pelear en pro de ellos, contribuyendo a redimirlos. Y cuando ninguna sombra velaba todavía la felicidad matrimonial, Gregorio y María ingresaron en el Partido Socialista, figurando ambos como afiliados en la Agrupación de Madrid. Esto lo ignora sin duda Olmedilla.

María era, pues, una veterana en nuestras filas cuando en 1933 el Partido la incluyó en la candidatura de diputadas a Cortes por Granada. A virtud de esta circunstancia, tomó parte en actos de propaganda electoral. A Olmedilla le será imposible encontrar en el texto de aquellos discursos, contra cuanto torpemente asegura, nada que manchara el historial de dulzura y serenidad de la eximia comediógrafa, quien nunca perdió su aire dulce y su tono sereno. En tierra andaluza mezclóse con gentes humildes, compareciendo ante ellas en unión de Fernando de los Ríos —otra gran figura del Socialismo español que tampoco se entregó nunca a alegatos demoleedores—, para confortarlas y alentarlas, como cumple a un alma impregnada de auténtica caridad y limpia de repulsivas hipocresías.

Protestar contra las injusticias sociales, cual hoy protesta el Papa, quien, encima, hace que se unan a su clamor todas las jerarquías eclesiásticas, sólo pueden considerarlo pecaminosos hombres infectados por odios anticristianos, como Martínez Olmedilla que ha sido capaz de estampar en 1961 su estúpida diatriba contra María Lejárraga por anticiparse a esas mismas protestas.

En el Congreso, María Lejárraga de Martínez Sierra se sentaba junto a mí en los escaños de la oposición a un Gobierno formado por republicanos apóstatas de la democracia, con reaccionarios impenitentes, y «sotto voce» nos entregábamos a comentarios presididos por absoluta coincidencia...

Misterios en la Costa Azul :-

PERO párrafos antes, ofrecí hablar de la casa que en Cagnes-sur-Mer poseía la autora de «Canción de cuna», y voy a cumplir lo prometido.

A París, adonde llegué en forma casi inverosímil después de concluir catastróficamente la huelga general organizada contra la entrega del Poder a elementos desafectos al régimen, recibí muy afectuosa carta de María Lejárraga ofreciéndome dicha casa y describiendo en el plazamiento solitario en un paraje campestre, al borde del Mediterráneo y alejada del pueblo, en fin, sitio ideal para descansar. Acepté.

Policías franceses no me dejaban a sol ni a sombra, según

ellos para protegerme, por tener confidencias de que dos carlistas habían atravesado la frontera para matarme en venganza por el asesinato de un diputado correligionario suyo. Muchas veces, estos servicios de aparente protección son más bien para vigilar al «protegido» siguiendo a toda hora sus pasos, pero, bien para lo uno o para lo otro, a mí me enojaron siempre. Me hice ilusiones de que, abandonada la capital, quedaría libre de semejante pejiugera; mas al montar en el tren para la Costa Azul, un inspector montó conmigo. Al apearme en Niza, mi acompañante me confió a otros dos inspectores que esperaban en el andén. Ellos me guiaron al domicilio del apoderado de María, quien, habiendo ya recibido instrucciones de ésta, puso la casa a mi disposición.

Era una mansión exenta de suntuosidades, aunque cómoda, holgada y silenciosa, sin más ruido que el rítmico de las olas que espumeaban suavemente en playa inmediata. Gobernábala una señora de edad, cuya única hija trabajaba en lujosa tienda de la cercana Niza.

Cuando la muchacha, sin antecedente alguno de los nuevos huéspedes —una hija mía y yo— llegué aquella noche a dormir, sorprendióse al ver hombres sospechosos en torno a su vivienda. Empavorecida, corrió desalada a Cagnes-sur-Mer, arrabal de Grasse, participando sus temores a varios lugareños, que se ofrecieron a escoltarla para desentrañar el misterio. Al acercarse la patrulla campesina, salieron a su encuentro los hombres sospechosos, quienes se identificaron. Eran policías veladores de nuestro sueño, los cuales no se creyeron obligados a explicar qué misión estaban desempeñando. La muchacha entró en casa, donde su madre la aguardaba con impaciencia por el retraso y, ya en autos, acabó de tranquilizarse, marchando al otro día, muy temprano, directamente a Niza.

Los labriegos retornaron al arrabal y allí divulgaron lo que habían visto. ¿A qué obedecería la presencia de policías en derredor de la casa? Todos los vecinos de Cagnes quisieron verlo por sí mismo y, unos a pie y otros en bicicleta, se acercaron a nuestra residencia, dando cada cual versión distinta, con arreglo a la respectiva fantasía, de tan extraño suceso como el que agentes policíacos procedentes de Niza fuesen y viniesen en continuos relevos a custodiar la casa misteriosa. ¿Qué ocurriría dentro de ella? ¿Adiós tranquilidad, adiós reposo!

Pero la situación se hizo pronto mucho más violenta. Llegaron de Roma, para acompañarnos unos días, el comandante de aviación Ignacio Hidalgo de Cisneros, agregado a nuestra Em-

bajada en la capital italiana, y su esposa, Constanza de la Mora Maura, nieta de don Antonio Maura. Marcelino Domingo y yo habíamos sido testigos de su matrimonio civil en Alcalá de Henares el año 1931. Me unía a ellos una amistad entrañable, sobre todo con Ignacio, que convivió conmigo en el mismo hotel de París durante la emigración inmediatamente anterior al advenimiento de nuestra República. Después, en plena guerra civil, quedó roto todo vínculo amistoso, porque ambos derivaron hacia el comunismo. Yo hice restituir a Constanza por sus vergonzosas parcialidades desde el ministerio de Estado al censurar los mensajes telegráficos a periódicos extranjeros.

Traza borbónica de un comandante republicano

AMBOS esposos se alojaron en nuestra casa de Cagnes. Levantábase ésta en una estrada que desde la carretera va al campo de golf. Un guardián del campo que me vió paseando a pie con Ignacio, echó a volar la especie de que éste era el mismísimo Alfonso XIII, de lo cual mostrábase seguro por haberle conocido personalmente en ocasiones que allí mismo jugó al golf el rey. Ciertamente Ignacio tenía cierta traza borbónica, guardando en la talla y el rostro cierta semejanza con Alfonso XIII, y por ello resultaba explicable la confusión.

Comenzaron a correr por la comarca disparatadísimos rumores de que el rey destronado y un ex ministro republicano se habían citado en aquel lugar solitario para concertar secretamente la restauración del trono, y de ahí las extraordinarias precauciones policíacas. Para colmo de los colmos, un diario de Niza insertó en su primera plana extensa información prestada eco a los absurdos bulos. Estaba terminando el carnaval de Niza y los turistas que, en legión, son atraídos por aquellas famosas carnestolendas, comenzaron a encaminarse hacia Cagnes, ansiosos de testimoniar cualquier episodio de tamaño acontecimiento. Para librarnos de semejante curiosidad, los Hidalgo de Cisneros, mi hija y yo decidimos ausentarnos durante toda la jornada, recorriendo de punta a punta la Costa Azul.

Cuando, entrada la noche, regresamos a casa, nos aguardaba el jefe de policía del departamento de los Alpes Marítimos, quien, tras saludarnos con gran respeto, fijó inquisitivamente su mirada en Ignacio Hidalgo de Cisneros. Debieron de quedarle dudas sobre la identidad de éste, pues, extremando la cortesía, insinuó que deseaba examinar su pasaporte. Púsole Ignacio en manos del comisario, calóse éste las gafas para ver detenidamente el retrato, que compulsó con el rostro de aquél, disipándose las dudas de que se tratara de Alfonso XIII. Volviéndose hacia mí, manifestó que iba a pedirme un favor, contestando yo que me tenía a sus órdenes.

«Voy a suplicarle —añadió— que regrese a París. Si usted quiere, puede continuar aquí, pero, marchándose me prestaría un gran servicio personal que yo le agradecería muchísimo. Ya ve usted el revuelo que se ha promovido con su presencia, revuelo al que contribuyen ciertas noveleries...»

«Mañana mismo —le dije, sin permitirle concluir sus alegaciones— regresaré a París. Ignacio y su esposa emprendieron el retorno a Roma y mi hija y yo marchamos a París en el primer tren. Lo que falsa, sañudamente y sin venir a cuento, escribió en «Arriba el telón» don Augusto Martínez Olmedilla, ha removido todos estos recuerdos.»

Llegue hasta María Lejárraga en su modesto retiro de Buenos Aires Aires el homenaje de mi amistad y de mi admiración y perdóneme que, saltando sobre su elegante discreción, haya aludido en los presentes renglones a su litigio con la hija de Catalina Bárcena, y haya citado el nombre de esta actriz ingenua que, como mujer fatal, destruyó un matrimonio enlazado floridamente por el arte y el amor.

Indalecio PRIETO

movimiento Juvenil

Gran representación teatral en Burdeos

las muy jóvenes alumnas del reformatorio que intervinieron con sus voces.

Fernando García, en el papel de Lalo, fué excelente en todos los sentidos y momentos; es un artista de verdad que vale para todos los caracteres. Nos sorprendió muy agradablemente Armando López, en Mario. Su actuación demostró que cuando pone interés, su presencia es indispensable. «Jo-Gar», en don Santiago, dejó sellada su costumbre de actor en la escena. La Calle, en el conserje, puso calor y entusiasmo; nadie mejor que él podía desempeñar ese difícil papel. Jaime Prat, en Sandoval, fué un buen secretario médico de Natacha. Dionisio González, en Rivera; Luciano Lacuey, en Aguilar; Francisco Monfort, en Somolinos, y Vicente Domínguez, en Juan, pusieron un interés digno de elogio. Estos cuatro jóvenes nos han sorprendido felizmente.

Saludaremos también la participación de los apuntadores y traspuntes y de quienes sin nom-

bre apuntaron un merecido interés en la buena marcha de la obra. Los directores de los dos Grupos Artísticos, los compañeros Laborda, de «Cultura Popular», y J. López, de «Cruz Salido», han quedado altamente satisfechos de esta memorable tarde en que dos Grupos Artísticos han conjugado sus esfuerzos en una obra destinada a quienes la guerra de España dejó señales en sus carnes. Es la lección que debemos recoger, y así como de aquella colectividad dirigida por Natacha, sale el primer pan que es el fruto del esfuerzo por todos, sepamos preparar también la hornada que saldrá de cada día, pero el pan de Natacha, el nuestro, el de todos los españoles dignos de nuestra querida España.

Saludemos, pues, para terminar, a todos los mutilados e inválidos y a los que han aportado su saber para la buena representación de «Nuestra Natacha».

El Crítico de turno, P. S.

La Cooperación es una forma de realizar el Socialismo

La democracia en las cooperativas de consumo

El principio de la gestión democrática es observado de manera muy estricta en las Cooperativas de consumo. Todos los miembros de la Cooperativa toman parte en la asamblea general; todos, con los mismos derechos, según el principio de «un hombre, un voto».

Gracias a esta regla igualitaria, el poder ya no pertenece al capital. Pasa a la persona humana. Los consumidores, por su calidad humana, tienen como cooperadores un voto en la asamblea general de su sociedad.

La cooperación se ha transformado en sector importante de la vida económica en varios países. Las Cooperativas no explotan solamente comercios, sino que tienen en común numerosas fábricas, Bancos y Compañías de Seguros.

Hay en ellas una inmensa experiencia de democracia económica bajo su forma la más auténtica y más importante, porque representa un contrapeso indispensable a la democracia industrial y a la intervención del Estado en la vida económica.

EL MECANISMO

DE LA DEMOCRACIA COOPERATIVA

La estructura de la cooperación es un sistema en pirámide. La base la constituyen las Cooperativas que venden al por menor, cuyos miembros son individuos o familias que son los socios cooperadores, y en la cúspide o vértice se hallan los Organismos centrales nacionales e internacionales.

LOS DESPACHOS COOPERATIVOS. — Hay varios tipos, pero para simplificar, nos limitaremos a dos:

a) **La pequeña cooperativa o despacho de barrio o de aldea** es la forma inicial. Tiene en general un solo despacho. Recluta sus miembros dentro de un perímetro limitado en torno al despacho cooperativo. Compra al por mayor para revender al por menor, funcionando técnicamente como el pequeño comercio particular.

El funcionamiento democrático es muy simple: Una vez por año, en Francia, o dos veces al año, en ciertos países, todos los miembros son convocados a asamblea general; reciben las cuentas del Consejo de administración y las controlan, reeligen o reemplazan a los miembros del Consejo y toman las grandes decisiones.

b) **La grande cooperativa regional** es una forma que se extiende cada vez más y que poco a poco, en Francia, se propone absorber por fusión todas las pequeñas cooperativas, con el propósito de aumentar la eficacia comercial.

El funcionamiento de estas grandes cooperativas regionales es técnicamente idéntico al de las sociedades capitalistas que se extienden por medio de sucursales en una región determinada o en toda una nación. Hay varios despachos (algunas veces son centenares), uno o varios almacenes. Los despachos cooperativos están abastecidos continuamente, a base de los pedidos de los gerentes, por camiones dedicados especialmente a transportar las mercancías del almacén al despacho cooperativo.

Estas grandes cooperativas alcanzan efectivos considerables: algunas, en Francia, tienen más de cien mil miembros; las hay de hasta doscientos mil cooperadores; la más grande del mundo, una de las cooperativas de Londres, ha poco tiempo que celebró el hecho de haber alcanzado la suma de un millón de afiliados. Estas gigantescas cooperativas tienen una organización muy extensa, muy centralizada, con un servicio de compras, varios directores especializados, que son técnicos (y no simples «amateurs» como los administradores de la pequeña cooperativa local), y, desde luego, un Consejo de administración. En orden a la asamblea general, es evidentemente imposible reunir una suma tal de cooperadores. Se ha adoptado, pues, en Francia y en la mayor parte de los países, el sistema de la asamblea directa o primaria y la indirecta o secundaria. La asamblea primaria es la primera que se celebra y comprende los cooperadores que se sirven en el mismo despacho o sección y que viven en torno al despacho; esta asamblea recibe las cuentas del Consejo de administración, las

juzga y da mandato a uno de sus miembros para que interprete en la asamblea secundaria su punto de vista sobre las cuentas y demás asuntos del orden del día. Generalmente, las asambleas primarias se celebran bajo la presidencia de uno de los miembros del Consejo de administración. En la asamblea secundaria o indirecta se reúnen los delegados de las secciones o despachos cooperativos y forman la asamblea general propiamente dicha. Los delegados examinan el orden del día, discuten los problemas y votan las decisiones según el número de mandatos que cada uno tenga.

Así se asocia todo el mundo a la discusión y a las decisiones (incluso cuando se trata de una cooperativa gigante que se extiende sobre tres provincias, cual sucede con la de París), y se puede tener una asamblea, sin embargo, con un efectivo razonable, con el cual se puede discutir. El mecanismo democrático es, por consiguiente, muy simple.

LOS ORGANISMOS CENTRALES

En el orden nacional hay dos clases.

En primer lugar, hay las **federaciones de cooperativas**, que agrupan las cooperativas para las funciones de información, propaganda, documentación, etc. Es la Federación la que organiza los Congresos, la que publica los periódicos del movimiento cooperativo, la que representa y defiende (tarea bastante difícil) al movimiento cooperativo ante los poderes públicos, establece los convenios colectivos con los sindicatos de obreros o de empleados. Estas Federaciones funcionan gracias a las cotizaciones que pagan las cooperativas afiliadas.

Existen, por otra parte, organismos de carácter económico, comercial, que se llaman **almacenes al por mayor**. Estos organismos son los que se conocen con la designación de **cooperativas de segundo grado**; no aceptan como miembros a individuos, sino a cooperativas. Las reglas cooperativas también se aplican a estos organismos de segundo grado; los beneficios son reinvertidos o repartidos entre las cooperativas-miembros; el voto en la asamblea general de los almacenes al por mayor es proporcional al número de afiliados de cada cooperativa-miembro. El almacén al por mayor es esencialmente una central de compras; centraliza, para ciertos productos, las compras y pedidos de todas las cooperativas afiliadas a dicho almacén, a fin de poder formular un pedido o compra más importante y obtener así condiciones mucho más ventajosas que las que pueden

obtener incluso las grandes cooperativas, singularmente cuando se trata de productos importados.

Además, el movimiento cooperativo ha emprendido el fabricar él mismo gran parte de los productos que distribuye en los despachos; los almacenes al por mayor han comprado o han construido factorías para producir ciertos artículos destinados a ser vendidos en los despachos cooperativos.

Por último, los cooperadores han creado sus propios Bancos. En Francia, hay el Banco Central de las Cooperativas. Se invita a los cooperadores a que depositen en él sus fondos con

los cuales el Banco realiza las operaciones corrientes de crédito a corto plazo para las diferentes cooperativas.

Las federaciones cooperativas, los almacenes al por mayor, los Bancos cooperativos (cuando están constituidos en organismos independientes) tienen sus asambleas generales que se celebran, generalmente, con ocasión de la celebración del Congreso anual del Movimiento cooperativo. El voto en estas asambleas generales es proporcional, no al número de acciones que posee cada organismo cooperativo, sino al de los afiliados que tiene cada sociedad cooperativa miembro del Banco.

Totalmente en vértice de la pirámide se hallan las organizaciones cooperativas internacio-

nales, tales como la Alianza Cooperativa Internacional, potente organización que intenta agrupar todas las cooperativas del mundo y los organismos comerciales como la Asociación cooperativa Petrolera Internacional, que tiene por finalidad abastecer los almacenes al por mayor de diferentes países con petróleo procedente, en general, de los Estados Unidos.

En estos órganos internacionales hallamos también la aplicación de las mismas reglas democráticas que ya hemos visto para los organismos nacionales.

Georges LASSERRE
Profesor de la Facultad de Derecho de París.

(Primera parte del capítulo tercero del folleto «L'Expérience Coopérative de démocratie économique».)

La Cooperación: escuela y experiencia socialista

Dos ejemplos de cooperación en Israel

El moshav ovdím: la aldea cooperativa

El primer Moshav Ovdím fue fundado diez años después del primer kibutz. Es cierto que la idea básica del moshav apareció y fue discutida muchos años antes del establecimiento efectivo de la primera de estas aldeas. Sin embargo las tentativas, aisladas que se hicieron en esta dirección con anterioridad, no dieron los resultados esperados. Quizás la razón para ello residió en el hecho de que las autoridades que se hicieron cargo de la realización de los proyectos, se cuidaron tan sólo de instalar a los trabajadores en su predio, sin proveerles de recursos con qué iniciar la producción.

El primer moshav, que ha servido de núcleo y base a todo el movimiento en el país, fue, pues, fundado después de la primera guerra mundial. Los fundadores del moshav, que provenían casi todos del kibutz, introdujeron en la nueva forma de colonización los principios del kibutz que atañen al trabajo personal, esfuerzo colectivo y ayuda mutua. Por otra parte desecharon las ideas del kibutz que se refieren a la reglamentación de la familia y a la vida comunal.

Los principios básicos fueron definidos como sigue en el programa trazado por los fundadores:

- Las tierras del moshav serán de propiedad de la nación;
 - igualdad en las condiciones de instalación de todos los miembros;
 - integración de todos los miembros a la Histadrut (Organización sindical afecta a la CIOSL);
 - organización cooperativa de las adquisiciones y ventas;
 - ayuda mutua en el marco mismo del moshav.
- Es sobre todo este último punto el que distingue al moshav del kibutz. Efectivamente, el moshav propende a la **ayuda mutua**, en tanto que el kibutz se basa en la **responsabilidad mutua**.

La célula básica del moshav la constituye la familia. La vida se basa en el hecho de que la sociedad está compuesta por cierto número de granjas familiares, agrupadas en el marco de una sola aldea. La igualdad económica es también uno de los principios básicos del moshav, pero en la práctica ello entraña tan sólo que en los comienzos cada familia inicia la producción en idénticas condiciones: la misma superficie y tipo de tierras, el mismo equipo, la misma vivienda. El moshav trata de conservar el principio de la igualdad por diversos medios, organizando en forma de cooperativas las adquisiciones y las ventas, y por una cadena de instituciones de ayuda mutua. Sin embargo, a pesar de los estatutos y reglamentos, se estimula la libertad de acción, la iniciativa y la capacidad creadora de cada miem-

bro en su propia granja. Evidentemente, a la larga se producen forzosamente algunas diferencias — ligeras, por lo demás — entre los miembros de la aldea.

Nahalal es el primer moshav. Gracias a este hecho ha servido de modelo a los otros moshavim en su estructura económica y social. A Nahalal se debe la expansión del movimiento de las aldeas cooperativas, que ha experimentado un desarrollo acelerado después de la creación del Estado de Israel. Los nuevos inmigrantes, en su mayor parte gente sin experiencia agrícola, recibieron la ayuda necesaria

para instalarse en aldeas cooperativas, forma de vida ésta que les atraía más que aquella del kibutz. Gracias a los esfuerzos conjuntos de la Histadrut y de la Agencia Judía, los nuevos moshavim han podido consolidarse y asegurar el éxito del movimiento.

Desde la fundación del Estado de Israel se han levantado cerca de trescientos nuevos moshavim. Hoy día viven en los moshavim más de cien mil almas, que producen el 25 por 100 de la producción agrícola total, y cuyos predios cubren más del 20 por 100 de las tierras agrícolas del país.

Créase la primera ciudad cooperativa en Israel

La erección de una ciudad cooperativa en el corazón del Neguev es una realidad. El primer grupo de residentes acaba de asentarse en el lugar destinado a la futura ciudad, comenzada ya con las tareas preliminares.

La idea de crear una ciudad cooperativa cobró cuerpo meses atrás, pudiéndose encontrar entre los miembros del grupo de vanguardia los más diversos oficios y ocupaciones: mecánicos, maestros, técnicos, tractoristas, enfermeras, empleados, etc. Una vez que las primeras construcciones hayan sido edificadas, vendrán al lugar nuevos grupos de cooperadores, los que habrán de dedicarse a diversas industrias, basadas principalmente en los recursos naturales de esa desértica región. Se estudian asimismo las posibilidades de establecer una fábrica de aparatos de televisión y radio-transistores.

Los integrantes del grupo de vanguardia tienen residencia provisoria en la ciudad de Mitzpé Ramón, ubicada a pocos kilómetros de la naciente ciudad cooperativa. En los primeros meses serán ocupados en los trabajos de construcción de sus futuras viviendas, habiéndoseles otorgado un préstamo de 85.000 dólares, para subvenir a sus necesidades inmediatas. El préstamo de referencia fué concedido por la Histadrut (dos tercios) y el ministerio del Tesoro (el tercio restante).

Los Estatutos de la ciudad cooperativa

Los reglamentos cooperativos de la nueva ciudad fueron aprobados por la Secretaría de la Asociación General Cooperativa de los Trabajadores, de la Histadrut («Jevrat Ovdím»). En los Estatutos se establece que la Sociedad Cooperativa «Ramón — Ciudad Cooperativa de R. L.», realizará todas las tareas dirigidas de ordinario por las autoridades municipales. La Sociedad creará y administrará los servi-

cios públicos de la ciudad. Simultáneamente dirigirá la Sociedad todas las actividades cooperativas en la producción, en los servicios, en las inversiones, en la comercialización y compras, asegurando a los cooperadores un salario decoroso y condiciones de trabajo.

La pertenencia a la Sociedad cooperativa está condicionada por la residencia en el lugar, cesando automáticamente en caso de abandono de la ciudad.

Cada uno de los miembros será propietario de una acción, cuyo monto aún no ha sido estipulado, habiendo de recibir un salario mensual que será fijado por la dirección de la cooperativa, la que determinará asimismo los dividendos que devengarán anualmente las acciones.

Manera de fabricar una manifestación espontánea

Aunque un poco vieja la noticia, no sobra reproducirla para que se conozca, una vez más, cómo se organizan las manifestaciones de masas en la España franquista. A fin de que el Presidente de Portugal —otra prefabricación, pero ésta de Salazar— fuera bien recibido por el pueblo madrileño, véase como se logra:

«La jornada de trabajo.»

«Al objeto de que el vecindario de Madrid pueda sumarse al recibimiento de Su Excelencia el Presidente de la República de Portugal, el Ministerio de Trabajo ha dispuesto que hoy, 21 de los corrientes, la jornada de trabajo de todas las Empresas industriales y mercantiles de Madrid termine a las doce de la mañana, salvo las exceptuadas en la ley del Descanso Dominical, reanudándose normalmente las actividades a las 14 horas.

»Las horas perdidas por este motivo tendrán el carácter de abonables y no recuperables.»

(«Arriba», 21-XI-61.)

EL SINDICALISMO antes su destino

Los Sindicatos y los cambios tecnológicos

La introducción de maquinarias modernas —automación u otro equipo para el ahorro de trabajo— ocasiona problemas especiales para los trabajadores directamente afectados. Este artículo examina los métodos usados por los Sindicatos en las negociaciones de contratos colectivos para resolver tales problemas que surgen de un mayor cambio tecnológico. Indica brevemente las preguntas que éste ocasionaría y señala cómo los Sindicatos han tratado de responderlas.

Actitud de los Sindicatos en general

Deberían ser tomados en cuenta en primer término algunos de los puntos básicos, sobre todo los que tratan de la actitud de los Sindicatos acerca del cambio tecnológico.

Los Sindicatos, en general, no se oponen y no impiden el avance tecnológico. Ellos reconocen que el avance de la tecnología y el resultante aumento en la productividad son necesarios para mejorar las normas de vida.

Al mismo tiempo, los Sindicatos quieren que los trabajadores obtengan aumento en sus salarios mediante una justa participación de los beneficios de la productividad aumentada, y sobre todo, que se defiendan las fuentes de trabajo.

También los Sindicatos están interesados acerca de la manera cómo el cambio tecnológico es introducido. Ellos quieren un procedimiento ordenado en que se tome en cuenta los posibles efectos adversos sobre los trabajadores y quieren, además, que se hagan esfuerzos para resolver problemas de los trabajadores afectados sobre una base de satisfacción mutua.

La preocupación del Sindicato acerca de la manera cómo se introduce el cambio tecnológico es a veces, desafortunadamente, mal interpretado como resistencia al cambio mismo, cuando en realidad no lo es. Si el Sindicato no ha sido informado y consultado acerca de un cambio mayor, o si encuentra que los problemas de los trabajadores no han sido tomados en consideración, con mucha razón se sentirá crítico y resentido del proceder y buscará manera de corregir los errores, pero eso no significa que se oponga al cambio tecnológico mismo.

Los Sindicatos creen que los empresarios tienen una responsabilidad positiva de aminorar los efectos negativos de la tecnología moderna sobre sus trabajadores. Los trabajadores no deberían ser obligados a llevar sobre sus hombros todo el peso del cambio. Deberían tomarse en consideración medidas para ayudar a los trabajadores afectados como parte del costo de la introducción de las maquinarias modernas. En otras palabras, los patronos deberían dedicar algo de los ahorros que se obtendrán con la introducción del nuevo equipo para aliviar los efectos adversos en los trabajadores.

Punto de vista sindical

No hay pasos que dar o «protecciones» que sean igualmente útiles o deseables para todas las situaciones. Las medidas que hayan de tomarse y los detalles de los necesarios ajustes que hacer, necesariamente variarán con la situación individual.

Esencialmente, lo que la mayoría de los Sindicatos ha perseguido hasta ahora en la negociación es eliminar los peligros del cambio tecnológico, lo que se puede sintetizar de la siguiente manera:

1. Consulta y aviso con anticipación. — Los Sindicatos querrán examinar de antemano los cambios que hayan de hacerse y los problemas que puedan surgir entre los trabajadores debido a dichos cambios. Ellos quieren la oportunidad de ponerse de acuerdo y planear la introducción de los

cambios de tal manera que los efectos adversos en los trabajadores puedan ser aminorados o eliminados.

2. Negociación sobre los problemas creados por las nuevas condiciones. Los puntos típicos de estos problemas, son: a) el contenido y clasificación de los trabajos nuevos y transferidos, b) las tarifas de salarios para tales trabajos nuevos o cambiados, c) una nueva capacitación o indemnización para aquellos que deben ser despedidos, para minimizar los efectos de reducción de puestos de trabajo.

Significación de las condiciones económicas

Antes de examinar estas preguntas más extensamente acerca del ajuste, es importante dar énfasis a la significación del clima económico. El grado hasta el cual el nuevo equipo de maquinaria llega para ahorrar trabajo y que pueda significar despido de trabajadores, depende mayormente de la situación económica corriente.

En una planta industrial donde el nuevo equipo es necesitado para enfrentar la creciente demanda de los consumidores, quizás el desempleo no se haga efectivo. Pero si el negocio es estable o declina, el equipo moderno de maquinaria puede reemplazar más bien que necesitar más obreros.

También, las dificultades que tengan los trabajadores para encontrar empleo en otro lugar, depende de la prosperidad de la economía. Una economía en progreso ofrecerá mayor oportunidad de empleos en cualquier lugar.

Los efectos del empleo de la nueva tecnología, de ninguna manera se restringe a una sola planta, u operación, o al tiempo de instalación. El nuevo equipo instalado en una compañía quizás no pueda desplazar a los trabajadores de allí, pero directamente puede conducir a la desocupación en las fábricas o plantas competidoras menos eficientes de otros lugares. El nuevo equipo puede también reducir la necesidad para emplear trabajadores en el futuro.

En breve, la facilidad del ajuste a los cambios tecnológicos está estrechamente ligada a problemas extensos de economía que no pueden ser solucionados solamente a través de las negociaciones colectivas. Lo que se necesitan son programas básicos —públicos y privados, sociales y económicos— que aseguren que el avance tecnológico vaya de la mano con una economía que se expande constantemente.

Horarios reducidos y salarios garantizados

Una serie de medidas son buscadas por muchos Sindicatos en sus negociaciones, no solamente debido al cambio tecnológico, sino porque son convenientes por muchas razones; una de ellas es la facilidad general de cualquier ajuste a la nueva tecnología. Entre las medidas principales están:

1. Jornadas más cortas.—La reducción de la semana de trabajo a menos de cuarenta horas sin reducción en el pago semanal, ha sido considerada por muchos Sindicatos, y ha tenido inmenso éxito en muchos de ellos como un medio para conservar el empleo.

Ya que las maquinarias que ahorran trabajo requieren menos trabajadores y menos horas, algunos Sindicatos han presionado para conseguir reducción en las horas de trabajo como un medio deseable y conveniente para evitar desplazamiento tecnológico (y también para participar de algunas de las ganancias de la productividad en forma de tiempo libre).

2. Beneficios suplementarios de desempleo. — Algunos Sindicatos han negociado planes financiados por las Compañías, que proveen pagos de beneficios para los trabajadores despedidos para suplementar los beneficios de desocupación, son de gran ayuda para los trabajadores desocupados debido al cambio tecnológico.

La Federación Norteamericana de Trabajadores del Automóvil (United Auto Workers), al negociar su primer plan de ese tipo en 1955, hizo hincapié en que uno de sus puntos era que una Compañía que tiene la obligación de hacer pagos de cesantía o de desempleo a los trabajadores desplazados, tiene un incentivo financiero para planear la introducción de la nueva tecnología de una manera que reduzca al mínimo el despido de obreros. En un principio se negoció seis meses de protección de esta manera. En las negociaciones de 1961 con las principales empresas automovilísticas, UAW logró aumentar a 62 por 100 el monto, y a un año entero su duración, llegando así al famoso salario anual garantizado.

3. Pensiones. — Los Sindicatos han puesto especial interés en aquellos trabajadores con muchos años de servicio, puesto que para ellos se les hace menos fácil adaptarse o reentrenarse en nuevos empleos en otros lugares. Muchos planes de pensiones negociados han sido adaptados mediante el retiro anticipado, derechos reconocidos y otras provisiones para ayudar a proveer pagos de pensión que alivien la situación de aquellos trabajadores despedidos que hayan tenido largos años de servicio.

Preaviso y consulta

El siguiente tema de discusión señala de una manera clara el enfoque que usa el Sindicato para enfrentar más específicamente el ajuste tecnológico.

Los Sindicatos piden primero ser notificados y consultados con anticipación sobre cualquier introducción de nueva maquinaria o métodos.

Quieren estar en condiciones para investigar los resultados esperados de las innovaciones y estar seguros de que el efecto sobre los trabajadores sea tomado en consideración. También quieren una oportunidad para hacer sugerencias o señalar dificultades que los patronos quieran ignorar. Además, los Sindicatos quieren trabajar conjuntamente con la empresa en los procedimientos y pasos que deben tomarse con anticipación para eliminar o suavizar futuros malos efectos en los trabajadores.

Desde el punto de vista de los patronos, los acuerdos sobre ajustes de procedimientos discutidos con anticipación podrían facilitar grandemente la transición y ganar la aceptación del cambio tecnológico de los trabajadores.

La mayor parte de los problemas creados por el cambio tecnológico puede y debe ser resuelta en conjunto antes de que un mayor cambio se produzca, a pesar de que la decisión final en algunos asuntos, por ejemplo los detalles del contenido del trabajo, tengan muchas veces que esperar la operación efectiva bajo las nuevas condiciones. Muchos asuntos, tales como la preparación de los trabajadores para los cambios, medidas para el reentrenamiento requerido, y

cambios en la práctica de empleo de nuevos obreros permitiendo las reducciones necesarias en el personal a través de la atrición más bien que por despido, deben ser consideradas con anticipación antes de que se produzca el cambio.

Regulación del cambio tecnológico

La selección del tiempo más apropiado y la manera cómo se introduce el cambio tecnológico es a menudo un factor clave en lograr la facilidad del ajuste.

Los Sindicatos quieren que la selección del tiempo se haga de tal manera que reduzca cualquier efecto adverso en los trabajadores. De este modo, en algunas ocasiones, los patronos y Sindicatos han acordado que el nuevo equipo y proceso deberían introducirse gradualmente, en varias etapas con lapsos de tiempo intermedio, de manera que el efecto en el personal pueda ser aminorado en cualquier oportunidad.

De la misma manera, muchas Compañías han tratado que la introducción del nuevo equipo esté sincronizada con las necesidades para expandir la producción, también para que haya poco lugar a reducción de personal.

Negociación para los nuevos empleos

Ya que nuevas maquinarias significan nueva clase de trabajos, el proceso de ajuste requiere la siguiente solución: 1) reclasificación o una completa nueva clasificación del trabajo; 2) las tarifas de salarios para dichos empleos; 3) catalogar a los trabajadores en los nuevos empleos, y 4) la renegociación de otras condiciones de trabajo que puedan ser afectadas por el cambio.

En el caso en que no sea práctico decidir la tarifa para el nuevo empleo antes de un período de estudio de las operaciones efectivas, los trabajadores en ese empleo deberían ser pagados, por lo menos durante el período de entrenamiento o prueba, de acuerdo con sus tarifas anteriores, entendiéndose que desde el comienzo cualquier aumento en las tarifas salariales les sería puesto en efecto con plena retroactividad.

Al negociar tarifas de pago para los nuevos empleos donde el equipo para ahorrar trabajo ha sido instalado, a veces los patronos han presionado por tarifas de salarios más bajas alegando que el trabajo ha sido simplificado o hecho más fácil. Los Sindicatos han hecho hincapié en que, donde la producción es aumentada por operaciones de nueva maquinaria, los trabajadores deberían participar directamente de las ganancias de la productividad a través de escalas de salarios más altos. Ya que esto no se puede hacer por medio de una fórmula general, debería ser uno de los factores guías para determinar tarifas de pago para el nuevo empleo.

Además, los nuevos empleos requieren normalmente nuevas especializaciones y aumento de la responsabilidad del individuo. Los Sindicatos también han observado que la operación de algunos tipos nuevos de máquinas somete al trabajador a más tensión. Ellos han insistido en que tales factores merecen salarios más altos.

Es verdad, donde la introducción del nuevo equipo cambia radicalmente la naturaleza de las operaciones, sería necesario volver a examinar completamente las bases antiguas para la determinación de las tarifas de salario. Los sistemas de evaluación del trabajo basados en las condiciones de operación anteriores, tendrán que ser revisados o anulados. Lo mismo rige con los sistemas de incentivo en el sala-

rio o en las normas de producción.

Selección para los nuevos empleos

Otro asunto básico que resolver es el número de trabajadores necesitados para las diferentes tareas donde se emplea la maquinaria moderna. ¿Requiere una máquina o tarea, por ejemplo, dos o tres hombres para que el trabajo sea realizado satisfactoriamente, y sin ninguna excesiva carga en los trabajadores?

También, ¿qué trabajadores deben ocupar los nuevos empleos? Usualmente, los trabajadores retienen las tareas que han sido transferidas o nuevos empleos que son dejados de lado hasta que las nuevas máquinas sean instaladas. Sin embargo, surgen preguntas si los nuevos empleos requieren más calificaciones de parte del obrero que los viejos empleos, o si los nuevos empleos están en otras localidades.

En tales circunstancias, los Sindicatos quieren participar en la selección para estar seguros de que los trabajadores desplazados obtengan las primeras oportunidades en los nuevos empleos, ordinariamente por orden de antigüedad.

Si se requiere una nueva localidad para la planta, los Sindicatos piden que los trabajadores transferidos sean reembolsados de todos los gastos que surgen de la mudanza.

Entrenamiento de los trabajadores

Donde los trabajadores desplazados puedan aprender a desenvolverse en las nuevas tareas después de un tiempo razonable de entrenamiento o reentrenamiento, y después de este período, deberían obtener las oportunidades para tal entrenamiento.

Sin embargo, algunas tareas nuevas requerirán especial o extenso entrenamiento y algunas empresas se sentirán indecisas en convertir a los obreros en aprendices. Aquí también el punto de vista del Sindicato es que el «entrenamiento», aunque sea completo y requiera que se lleve a cabo en una escuela o en el trabajo mismo o ambos, debería ser provisto por los patronos para aquellos trabajadores desplazados que tienen la voluntad suficiente para dicho entrenamiento, con pago —durante el período de entrenamiento— de salario regular.

Los Sindicatos reconocen que tal obligación de entrenamiento debería ser limitada solamente para los trabajadores que se espera que sean calificados para el nuevo empleo después del debido entrenamiento, pero quieren que los patronos hagan esfuerzos para seleccionar esos aprendices entre los mismos trabajadores.

Protección a los trabajadores afectados

Los Sindicatos quieren, a toda costa, proteger tanto como sea razonablemente posible las oportunidades de empleo y ganancias para los trabajadores cuyos trabajos han sido reemplazados por maquinarias.

Típicamente, los Sindicatos piden que los trabajadores desplazados tengan el derecho de usar su antigüedad en el trabajo para conseguir en la misma planta otros trabajos que ellos puedan hacer o que puedan aprender rápidamente. Si esto significa el desplazamiento de un trabajador menos antiguo, entonces este último debe recibir la ayuda anotada más adelante.

Los Sindicatos también tratan de que los trabajadores desplazados por la tecnología tengan el derecho de aplicar su antigüedad de servicio sobre una unidad tan extensa como sea posible, porque esto provee la protección máxima del empleo en otros lugares.

Los Sindicatos tratan también de proteger a los trabajadores contra la pérdida de salarios. Quieren la seguridad de que si

Voces de España

“Rebeldes”

(Ya dimos en LE SOCIALISTE noticia del periódico clandestino «Rebeldes», órgano de los círculos de combate. Hoy reproducimos otros trabajos que precisan todavía más la fisonomía de este valiente grupo de rebeldes.)

Declaraciones necesarias

«Por diferentes conductos nos llega la información sobre la propagación, por ciertos individuos desaprensivos y de aviesa intención, de noticias falsas, amenazas y un sin fin de desatinos referentes todos a nuestros círculos y a nuestro Boletín de agitación, especulando sobre nuestro origen, concomitancias, medios económicos, participación de determinadas personas en nuestras actividades, etc.

» Con nuestro desprecio por malvados, imbeciles y cobardes, alegría saber que nos ladran, clara señal de que cabalgamos.

» No obstante, el Consejo de Círculos de Combate Rebeldes, por medio de su Dirección, estima necesario hacer las siguientes declaraciones:

» 1.º Somos una organización política combatiente, popular y nacional. Incubada hace años y nacida del profundo descontento hacia el régimen del general Franco y situada en la oposición como auténtica vanguardia de los anhelos del pueblo, para conseguir la revolución social que nuestro país necesita.

» 2.º Nuestros Círculos de Combate se nutren de hombres y mujeres jóvenes, menores de cuarenta y cinco años, sin prejuicios de antecedentes políticos y procedentes de todas las esferas sanas del pueblo — obreros, empleados y estudiantes —, que aceptan voluntariamente nuestras normas de acción y nuestros principios ideológicos. Sólo estimamos imprescindible para su encuadramiento, pureza de miras y el no haber disfrutado de ningún cargo o prebenda en el régimen franquista.

» 3.º Declaramos con firmeza y claridad nuestra enemistad con el mal llamado «Movimiento Nacional» y organizaciones falangistas enquistadas en el Poder, claudicantes, reaccionarias y fraudulentas para el pueblo español.

» 4.º Nuestros medios económicos se deben única y exclusivamente a las aportaciones de nuestros militantes que, con arreglo a sus disponibilidades y voluntad, cooperan en mayor o menor escala al sostenimiento de los Círculos de Combate.

» 5.º Con nuestra labor, hacemos votos por el triunfo de un remozado socialismo español que

colme las aspiraciones nacionales de justicia social y libertad que la clase trabajadora y la Universidad ambicionan.

» 6.º En las filas «Rebeldes» no se alberga la nostalgia, el revanchismo, la traición, el crimen, ni la cobardía. A los calculadores de antesala y café les hacemos saber, para que no malgasten su menguado cerebro, que somos muchos menos de los que seremos en un mañana próximo, y muchos más de los que ellos se imaginan.

» Madrid, noviembre 1961.»

Recorres

«Pregunta. — ¿Por qué no se reparten los ingresos del «Domund» (colecta católica) entre los depauperados obreros de las provincias españolas de Extremadura y Andalucía?»

«Paradojas. — “Semana de Europa Oriental en Madrid”. Una fotografía de la prensa graba la presidencia del señor Solís (ministro de un partido en teoría antidinástico) acompañado de Juan Carlos de Borbón (heredero o pretendiente al trono, según las cartas que pinten). ¡Ni el fascismo español ha podido llegar a menos, ni los cretinos de la Casa de Borbón a más!!»

En el ruedo ibérico

«Fuerzas políticas franquistas. Relegada Falange a los puestos no electivos del Sindicato Vertical y reducidas sus huestes a los «estómagos agradecidos» que mantiene el Estado, las fuerzas que puján en la actual situación son: El Opus Dei y la Democracia Cristiana colaboracionista y que tienen sus valedores en las fuerzas coactivas y de presión: Iglesia, Ejército, Capitalismo.

» Fuerzas de “sucesión”. — Convencidos los grupitos monárquicos de que recogerán la herencia franquista, hacen de tripas corazón y se mantienen “fieles” al 18 de julio.

» Fuerzas de oposición. — Al margen del P.C. se ha firmado en Madrid una alianza entre las fuerzas democráticas de oposición (U.F.D.), destacando entre otras la Izquierda Cristiana-Demócrata, el P.S.O.E. y las Centrales sindicales U.G.T. - C.N.T.

» Fuerzas rebeldes. — Los que ni ganamos ni perdimos la guerra civil y no podemos callar ante la villanía dictatorial-capitalista, nos encontramos en las filas opositoras, al lado de nuestro sufrido pueblo en su lucha por la justicia y la libertad, dispuestos a enfrentarnos a todo logrero, criminal y arribista.»

Los Sindicatos y los cambios tecnológicos

(Viene de la pág. 4.)

el único trabajo disponible para un trabajador desplazado es menor de lo que dicho trabajador recibía, el trabajador continúa manteniendo su tarifa de salario antigua por lo menos hasta un tiempo especificado.

Indemnización

A aquellos trabajadores para quienes no haya trabajo en la compañía, algún pago debería ser provisto para compensar la pérdida del empleo y derechos acumulados, y para contrarrestar la carga financiera envuelta en el desempleo y durante el tiempo que empleen para establecerse en otros trabajos.

Una indemnización razonable debe ser una ayuda de la Compañía, en lugar de dejar al trabajador llevar todo el peso de las dificultades que encuentra en

el reajuste que sigue a la pérdida del empleo.

En un creciente número de casos, sin embargo, los Sindicatos han estado negociando pagos obligatorios y específicos de indemnización por adelantado, no solamente indemnizaciones debidas a la tecnología sino por otros tipos de despidos también.

Comité de Redacción
de LE SOCIALISTE
Jean PAUL - BONCOUR
Suzanne LACORE
Eugène MONTEL
Georges GUILLE
Gérard JACQUET
Joseph BEGARRA

Administrateur:
Roger SOUTHON

IMPRIMERIE SPECIALE
28 - 30, Rue Sainte
MARSEILLE 1^o

EL SOCIALISMO ante su destino

Consideraciones sobre el municipio español

EMOS sostenido en nuestro anterior escrito que España es la cuna de las libertades municipales, afirmando que desconocen nuestra historia, o pretenden desconocerla quienes en este orden conceden primacía a otras naciones. No estará de más recordar al propósito, que cierta República italiana enviaba un día espléndido regalo a una ciudad española, sólo porque le había permitido copiar, para acomodarla a su legislación, sus instituciones municipales, más liberales que las suyas propias, siendo república; Italia y Francia ponían en práctica las leyes contenidas en el Código llamado Consulado del Mar, e Inglaterra basaba sus libertades públicas sobre tres Instituciones españolas: el Jurado, que tomaba de León y Castilla el Senado de los Brazos, copiado de Cataluña, y los derechos individuales que el reino de Aragón tenía ampliamente consignados en su libérrima Constitución.

Hemos señalado también que el Municipio español tuvo su más floreciente época en la Reconquista, en que a medida que se recuperaba palmo a palmo el terreno de que se habían apoderado los árabes, aparecían las cartas-pueblas, los fueros y privilegios, las franquicias comunales, época en que la soberanía del Rey era discutida y tenía que encontrarse muchas veces en franca oposición con la soberana de la Ley, mantenida por el magistrado popular. Sin embargo, la gloria del Municipio español no tardó en entibiarse, para dejar paso al poder absorbente de los reyes de la Casa de Austria, sentados en el trono de los reinos unidos de Aragón y Castilla. Fué en Villalar donde la pugna bélica señaló la caída del Municipio castellano, envuelto en el sudario del pendón morado de los comuneros, símbolo hoy, en nuestra bandera tricolor de la tradición municipal en Castilla; herida de muerte que fué seguida del nombramiento de alcalde, por imposición del vencedor, de los Borbones al frente de los agermanados valencianos, de la desaparición de las libertades de Aragón, y, más tarde, con igual tinte sangriento, de las de Cataluña, por el primero de los Borbones.

Dos siglos de absolutismo parecían haber borrado el recuerdo de la hegemonía del Municipio español cuando tras la guerra de la Independencia asomó su renacer con algún vigor, lo que fué, sin embargo, efímero y momentáneo, porque los representantes de las ideas liberales, absorbidos por las dificultades del momento, la felonía fernandina y la natural repercusión de los infinitos vaivenes de la política en el transcurso del pasado siglo, con el absolutismo siempre en acecho, olvidaron asentar la libertad sobre la base del municipio autónomo. Con más o menos acierto, o con ninguno desde el punto de vista liberal, hubo proyectos y leyes en 1823, 45, 54, 56 y 62. Diluido un tanto el fervor revolucionario de «la Gloriosa», las Constituyentes del 70, tras enconadas discusiones que sólo tuvieron parangón con las habidas en torno a las leyes de registro y matrimonio civil, promulgaron la que tuvo vida efímera y fué arrumbada por la Canovista de 1877. Como dice Saborit, toda la política española del siglo XIX giró sobre las atribuciones municipales que un Estado absorbente, enemigo de la descentralización, regateaba.

El Ayuntamiento ¿es cuerpo político o es entidad puramente económico-administrativa? Lo último ha sido considerado siempre por la escuela conservadora frente a la libertad, contradicción que ha consumido mucha tinta y motivado grandes discursos en ateneos y parlamentos: La etimología de la palabra griega política, de poli, ciudad,

parece bien demostrativa por la equivalencia de ciudad y municipio. Si el individuo es un ente político y le siguen en jerarquía ascendente municipio, provincia y Estado, la deducción es obvia. Negar carácter político a un Ayuntamiento elegido por su-

— II —

fragio, suprema expresión de la voluntad del pueblo, parece un abierto contrasentido. Administrativo en sus funciones, político en su esencia, responsable en sus extralimitaciones ante el poder judicial. Esto es para nosotros el Ayuntamiento, como comisión gestora del Municipio.

En el desenvolvimiento de la sociedad moderna, es evidente la tendencia a reducir las atribuciones del Estado, no, ciertamente, en los ámbitos del totalitarismo; y aunque se ha hablado mucho de la autonomía municipal para atenuar los rigores de la centralización abusiva, es lo cierto que han venido manteniéndose en nuestras leyes todos los resortes que la disminuyen, con olvido de que en toda sociedad democrática debe quedar al Estado la menor intervención posible, haciendo llegar al municipio una parte de las atribuciones que él retiene. La ley de la variedad debe imponerse a la de la unidad a que la nación ha sido sometida. A ello se refería cierto político español al presentar como ejemplo de descentralización el organismo animal, en cuya fisiología cada víscera obra independientemente como un organismo aparte, dotado de vida propia, regada y nutrida todas por la misma sangre. Ya se comprende que la máxima garantía para la autonomía municipal habrá de ser la República federal, que completará la personalidad del municipio hasta donde sea posible para armonizarla con la de la provincia y la nación. Hasta donde sea posible —decimos— porque siempre existirán nexos y ligaduras de interdependencia que aseguren la cenestesia fisiológica, o sea la perfecta concurrencia de las funciones todas que garantice la vitalidad plena del conjunto nacional.

¿Cómo no conceder que todo poder público debe estar intervenido, cuando menos en un límite que impida transgresiones de las funciones que le están encomendadas? Del mismo modo lo estarán los Ayuntamientos. Bien está la autonomía municipal, tan amplia como sea posible, a la que ningún socialista puede hacer objeciones que la menoscaben en su base; pero forzoso es reconocer que es interés permanente el que tiene un municipio en la conservación de los bienes comunales de cuya enajenación desconsiderada puede derivarse un perjuicio que resultará definitivo, lo mismo que si para una necesidad apremiante, pero transitoria, negociara un Ayuntamiento los títulos de la deuda que poseyera.

No pocas veces, actuando en la esfera administrativa provincial, desde cuya altura se columbra bien el panorama municipal, he podido observar la tendencia al disfrute abusivo de los bienes comunales con patente olvido de la obligación de respetarlos para provecho de otras generaciones. Citaré un ejemplo, entre otros muchos: el rompimiento de áreas arboladas para transformarlas en tierras de labranza, donde no había carencia de éstas, por la avidez de obtener dos o tres buenas cosechas. Excedida la fertilidad de estas tierras, al cabo de media docena de años se abandonaban y el vecindario quedaba sin labrantío, con pérdida del bosque que antaño le proporcionaba el beneficio de la leña. Lo mismo ocurría en tierras con cierto declive, en que los árboles detenían el deslizamiento, la erosión. Sin la atención vigilante del servicio de

Montes, los daños se hubieran producido. Cabe destacar igualmente la contumacia de algunos Ayuntamientos en su reclamo de libertad de pastoreo en zonas interdichas para proteger el crecimiento de plantas tiernas, librándolas del dañino ramoneo del ganado cabrío, principalmente. Son muchos los ejemplos que pueden aducirse, referidos no sólo a municipios que pudiéramos llamar lugareños, sino también a otros de mayor vitola municipal.

Reforma de gran trascendencia introducida por la ley de 1870, fué la creación de la Junta Municipal, enraizada definitivamente en la vida del Municipio español. Encargada de examinar las cuentas e intervenir en la aprobación del presupuesto y nuevos arbitrios, tiene una participación activa en la vida medular del Ayuntamiento. La creación de esta Junta tuvo la particularidad de posibilitar, por primera vez, la intervención de la mujer en la administración municipal. Esta innovación fué recibida recelosamente por la democracia, estimando que falsea por su base el principio electivo porque, integrándose por un cuerpo de contribuyentes, anula o mediatiza, cuando menos, a la parte electiva, cuyos integrantes, por virtud del sufragio, son los verdaderos representantes del vecindario. ¿Y cómo considerar a los llamados contribuyentes? Son, desde luego, los que pagan la contribución llamada directa, los que hacen el adelanto de la contribución para cargarla sobre los géneros en que especulan, si son comerciantes; sobre los frutos que producen sus bienes, si propietarios; o sobre los manufacturados, si son industriales. En último resultado el que paga la contribución es el consumidor o contribuyente indirecto y, por tanto, todo el pueblo. Y en la época a que nos referimos, y aún mucho después, gravitaba sobre el estado llano otra contribución, la llamada de sangre, la del servicio militar no obligatorio, de la que podían librarse los hijos de los titulados contribuyentes. Pero esta contribución a cargo del pobre no daba ningún derecho.

En 1923 el Gobierno de facto de Primo de Rivera, al suspender todos los Ayuntamientos de la nación, los sustituyó por la llamada Junta de Asociados, integrada en su totalidad por los mayores contribuyentes. El dictador afirmó que quería acabar con el caciquismo y fué esa una donosa manera de conseguirlo, por la entronización de la riqueza. «El Socialista», en energético manifiesto, hizo constar su oposición a la naciente dictadura. Hubo persecuciones, se pretendió hacer creer a la opinión que se clavaría en la picota a los «gansters» de la administración; algún secretario de Ayuntamiento, expedientado, se suicidó; y aunque el pintoresco dictador enfiló desde el primer momento contra la oposición socialista, ni un solo compañero concejal pudo, a todo lo largo de la nación, ser procesado por transgresiones de la ley. Es algo que debe enorgullecernos. Por eso la frase de Ortega y Gasset, recordada por Saborit, «cuando un socialista entra en un Ayuntamiento, sube el termómetro de la moralidad», es de estricta justicia.

Juan de NAVARRA

Buenos Aires, diciembre 1961.

SE DESEA CONOCER EL PARADERO...

—De Marcelino Carro Llopis, que fué comandante de carabineros durante la guerra 1936-1939. Perteneció a la Agrupación Socialista Madrileña. La última vez que se tuvieron noticias de él fué en 1943 de uno de los departamentos del mediodía de Francia.

Se ruega a quienes tengan noticias de este compañero las comuniquen a Adolfo Linares, rue Miramont, número 8, Decazeville (Aveyron).

Dialéctica de las ideas

La falsa interpretación materialista del Socialismo

UNO de los argumentos más frecuentemente esgrimidos por el capitalismo, particularmente por la reacción en sus ataques al Socialismo, es sin duda su pretendido «materialismo», al que oponen su concepción de que «el hombre es portador de valores eternos».

No es tarea fácil en el angustioso espacio de un artículo periodístico demostrar la falsedad de esta tesis reaccionaria que a través del tiempo ha ganado sin duda adeptos, pero que los acontecimientos políticos e históricos del mundo van derrumbando por su inconsistencia.

Nunca, jamás el Socialismo —el Socialismo humanista, el nuevo— ha negado que el hombre sea portador de valores. La diferencia está en que, mientras la tesis esgrimida por la reacción agrega «eternos», nosotros, los socialistas, «eternos» a morales y espirituales que acaso tiene un mismo sentido filosófico. Y al hacer esta afirmación, la apoyamos en cientos de textos consultados desde nuestra primera juventud. De ahí sin duda la fuerte impresión que en nuestro espíritu dejó el Socialismo por el que ofrendamos nuestra libertad y casi nuestra vida, por el que sufrimos una condena de muerte, persecuciones y cientos de torturas físicas y morales.

Desde los bancos del Instituto comprendimos —dentro de la estrecha percepción de una mente en formación— que el Socialismo es la razón; que llena plenamente a las inquietudes íntimas del hombre; que lo eleva a la categoría intelectual y estética, que hace de él una criatura con sueños, con profundos anhelos, con ambiciones hondas, nobles y elevadas. Tiene el Socialismo sin duda algo de sublimidad mística, y quienes lo abrazamos —salvo raras excepciones— jamás nos apartamos de él. Lo llevamos fuertemente prendido en nosotros, hasta la tumba. Cuanto más se conoce el Socialismo, más se le ama, porque se convierte en nuestra razón de ser; lo único que da luz, alegría y esperanza a nuestra vida; lo único por lo que la vida vale la pena ser vivida.

Recuerdo el profundo terror que el decantado «materialismo» socialista nos producía de jovenzuelos ya con inquietudes. Materialismo era para nosotros —y sigue siendo hoy— la negación del hombre a las nobles funciones del espíritu. El embrutecimiento por el solo goce de los sentidos, la lujuria, la materia en fin. La propaganda que nuestros maestros introducían en nuestra mente, parecía dar sus frutos, cumplía su fin. Padecíamos el mismo error —siempre disculpable por la corta edad, cuando las ideas están en embrión— que el que padecen hoy —más por conveniencia que por convicción— hombres que ostentan títulos universitarios e incluso se llaman filósofos, pensadores y sociólogos.

¿Cuál es el fundamento de nuestro pretendido «materialismo»? Lo basan sin duda en las palabras de Marx al escribir sobre la «interpretación materialista de la historia», lo que es una falsa concepción de la tesis marxista. Carlos Marx, al referirse al materialismo, lo hacía con el pensamiento puesto en la Historia y no en el hombre, convencido de que los he-

chos históricos han sido —o son— fenómenos esencialmente económicos y sociales. Pero el que la historia de la Humanidad tenga su origen —científicamente discutible— en procesos materiales —económicos— no quiere decir en forma alguna que los socialistas debamos ser forzosamente materialistas, aunque algunos lo sean. Una cosa es la Historia como ciencia cimentada en sus leyes y otra el Hombre Y aunque a la reacción le padezca paradójicamente un insulto, acaso el Socialismo, como ideal humano, sea, después del Cristianismo —Jesús filósofo, hombre, redentor— el verdadero y único ideal del espíritu. Lo afirmamos y pretendemos demostrarlo.

EL HOMBRE Y LA SOCIEDAD

¿Cuál es el comportamiento del hombre en la sociedad? Lo veremos. Para ello empezaremos dividiendo ésta en dos grupos históricamente antagónicos: el Capitalismo como clase históricamente dominante después del feudalismo, y el Socialismo —y los socialistas— como grupo secularmente dominado y explotado. Hemos llegado a la definición clásica de la sociedad moderna: Capital y Trabajo.

Trazada esta superestructura sociológica según Dupréel, Briquet y Bogardus y encuadrado el hombre en uno u otro, es relativamente fácil llevar a cabo un estudio para demostrar que el Socialismo no sólo no es un ideal «materialista» como se le imputa sino que por lo contrario su lucha, su constante quehacer, su ambición y su meta como ideal es elevar a la criatura humana de su condición de máquina de producir riqueza a las cumbres de la cultura, de su perfección espiritual y al pleno desarrollo de sus más nobles manifestaciones.

El materialismo —no decimos nada nuevo— es la doctrina que admite por excelencia como única sustancia, la materia. Por tanto, esto nos lleva a la conclusión de que quienes nos imputan a los socialistas un «rabioso materialismo» son precisamente quienes viven en función del propio materialismo, de la parte más gruesa y soez de la existencia humana.

Acumular riquezas, rodearse de criados, lucir costosas joyas a costa del sudor de quien gana un mísero jornal, residir en lujosos palacios, poseer lustrados y caros automóviles, comer bien y beber buenos vinos y champañas, recrearse con amores fáciles y bien retribuidos, acostarse cada noche con una amante; frecuentar cabarets donde cada sonrisa y cada caricia significa la baja del saldo de la cuenta corriente; pasar las noches en licenciosidades y dormir durante el día mientras las máquinas siguen su ritmo de trabajo y las chimeneas lanzan al cielo el humo redentor del esfuerzo humano, ¿qué es más que puro materialismo, o sea goce sensual y voluptuoso de los sentidos? ¿Qué es más que la parte puramente fisiológica y animal del hombre?

¿Qué hace el capitalismo que no sea esto?

Por otra parte, el Socialismo —los Socialistas— aspiramos indudablemente a una vida mejor, más justa y más humana como parte de la existencia, como complemento de nuestra vida social, pero jamás al materialismo como doctrina.

Somos los socialistas por lo general —aunque casi siempre obligados por las necesidades y la injusticia— que en nuestra alimentación. Nos basta poco, pero sano. Nos sentimos plenamente felices cuando en nuestra modesta mesa no falta el plato de habichuelas regadas los domingos con un vasito de vino. Creemos haber conquistado el mundo y la felicidad cuando no falta en nuestra pobre despensa el kilo de arroz, el medio kilo de patatas y los quinientos gramos de aceite. Cuando no nos falta un buen libro, una buena revista, un buen periódico; cuando nuestros hijos, en vez de empezar a trabajar siendo aún criaturitas, pueden ir a la escuela, aunque sea «pública», como decíamos de chicos; cuando en nuestro hogar —sin criados, doncellas, ni cocineras— respiramos limpieza, aseo y orden en nuestros papeles y objetos, gracias a la mano siempre diligente y tiernamente femenina de nuestra esposa. Somos felices con nuestra vieja máquina de escribir, nuestros cuadernos, nuestra «biblioteca» (1) y aquella vieja butaca donde reposamos tras larga jornada de agotador trabajo.

Nos sentimos felices —se nos nota en el rostro— cuando el patrono aumenta en unas miserables pesetas, cruzeiros o centavos de dólar, nuestro sueldo; cuando al llegar las Navidades —que dicen es la fiesta de la fraternidad humana— recibimos como limosna por el trabajo de todo un año de dedicación a los problemas financieros del amo, aquel puñado de pesetas que al día siguiente se convertirá en una ropa, en unos zapatos o en libros para nuestros hijos o para convertir en realidad el sueño o la ilusión de algo largos años acariciado. Respiramos felicidad cuando de vez en cuando —pocas veces desgraciadamente— podemos asistir a un teatro, a una conferencia o a un concierto sinfónico con los ahorros secretamente guardados.

Este es el cuadro sociológico de nuestro «materialismo marxista». Fácil es por él hacer la comparación de quienes realmente aman al becerro de oro, quienes son realmente los seguidores de la «doctrina que admite como única sustancia, la materia».

Es falaz, mentirosa, la afirmación de nuestro pretendido materialismo. El Socialismo inglés, particularmente el Socialismo español, están llenos de ejemplos de sus hombres que son en sí el fiel reflejo de toda la familia socialista hispana, sobre nuestro «antimaterialismo». Hagamos las biografías de un Besteiro, de un Fernando de los Ríos, de un Prieto, de un Jiménez de Asúa, de un Largo Caballero, de un Saborit o de un Araquistáin —sólo para citar los más preeminentes de nuestro Partido— para convencernos —para convencer a la reacción— de que estos hombres, ocupando los más codiciados cargos y posiciones en el mundo de la política, las letras, el periodismo, la Cátedra y la Administración del Estado, han vivido siempre una modesta —si se quiere humilde— condición socio-económica a pesar de que su talento, su cultura y su prestigio internacional hubiera facilitado enormemente el cúmulo de considerable fortuna que otros, simples gusanos a su lado, han amasado ¡Dignos representantes del «materialismo»!

Pero esto lo decimos nosotros, los «rojos», y no tiene valor alguno. Citemos, pues, algo de la cosecha de ellos.

El sociólogo y pensador asturiano, agustino P. Graciano Martínez, a quien a pesar de sus chocheos consideramos hombre de gran talento, fino escritor y quizás el ensayista español que mejor combatió a Carlos Marx,

en su obra «Hacia la solución pacífica de la cuestión social», en la que recoge una serie de conferencias pronunciadas en diferentes ciudades asturianas sobre este siempre palpitante problema, dice textualmente en su libro, página 41, capítulo titulado «Concepto cristiano de la riqueza»: «Y la verdad, al ver que hay quienes se regodean a la hora del diario banquete comiendo en argentea vajilla exquisitos manjares y bebiendo en finisimas copas espumosos y regalados vinos en tanto que hay quienes mueren de hambre en la cercanía, entre la desabrigada armazón de un sotabanco, la verdad, repito, el espíritu se subleva contra desigualdades tan enormes y casi se siente uno SOCIALISTA.»

Estas frases, impresas en un libro, pronunciadas por un agustino que «casi» se siente socialista, son en el fondo la afirmación que hacía yo al hablar de nuestra frugalidad, de nuestra felicidad ante un buen libro y un sano plato de habichuelas para nuestros pequeñuelos.

Y es que nosotros, los socialistas, podemos decir como Tucídides, citado por Murray en su «Lecciones de la Historia», que «buscamos la belleza sin lujo, porque la pobreza no es para el hombre un obstáculo ni un deshonor. El verdadero deshonor —dice el filósofo griego— consiste en no trabajar lo necesario para evitarla.»

MATERIA O ESPIRITU

Si hemos demostrado —esto al menos creemos— que en la vida práctica y cotidiana el socialista odia el lujo, la fortuna, el sibirismo materialista, mucho más fácil nos es probarlo en el campo de la filosofía social.

Dietzgen, por ejemplo, nos dice que «la democracia socialista vive en la fe de que el triunfo será la verdad, en la esperanza de que el hombre será redimido de su esclavitud espiritual y material y en el amor por el cual serán igualmente considerados los hombres.»

León Blum escribía que «la libertad del cuerpo lleva consigo la del corazón y la del espíritu». O sea que creía en la existencia de un «espíritu» aunque éste no sea el espíritu que «vuela a las alturas» según la filosofía escolástica. Y agregaba: «El Socialismo transformará, renovará la condición de la mujer, la condición del niño, la vida pasional, la vida de familia. Al crear y organizar el ocio de los trabajadores, permitirá el acceso de todos a las más nobles ocupaciones humanas; abrirá de par en par los tesoros de la ciencia, de las letras, del arte. También en la Humanidad —sigue diciendo— todo aspira a la floración, a la expansión más amplia del espíritu y del alma.»

También Blum, como se ve, creía en el alma; creía en el hombre como criatura portadora de «valores espirituales», de valores anímicos. Termina diciendo el gran socialista francés: «A este instinto relegado y apisionado en lo más hondo de la conciencia por las presiones que se ejercen contra él y por todas las miserias sociales, el Socialismo sabrá devolverle su fuerza y esplendor.» Yo me pregunto: ¿Habrá un jesuita, un capuchino o un agustino de más o menos jerarquía eclesiástica que se atreviese a quitar un punto o una coma al texto socialista que he transcrito? ¿Qué bella página «materialista» nos legó el socialista León Blum!

Paul Ramadier, otro socialista

francés, escribía: «Necesitamos hombres y mujeres dignos de tal nombre que acepten el pasado sin dejarse aplastar por su peso; hombres que tengan ojos y vean, hombres que actúen, que busquen y acepten la realidad no para consolidarla y hacerla más dura, sino para elevarse por encima de ella y llenarla de su propia alma.» «Esos hombres —termina diciendo— son socialistas.»

Gustavo Landauer, uno de los mártires del nacionalismo alemán, que culminó en la toma del Poder de Hitler en 1933, asesinado en un cuartel de Munich siendo director, después del aplastamiento sangriento de la revolución bávara, del periódico «Socialist», pensador agudo, escritor originalísimo y socialista de vastísima cultura literaria y cial, en su «Incitación al Socialismo» verdadero monumento granítico de ideas, dice: «Lo que ahora está claro ante nosotros: no la mentira sino la Verdad. No la artificialidad de una imitación religiosa, sino la realidad de la creencia social que salva la completa independencia espiritual de los individuos. Pero ese nuevo pueblo que queremos (que el autor define como «nueva civilización socialista»), no viene por sí mismo. Tiene que venir porque nosotros los socialistas lo queremos y porque llevamos ya en nosotros ese pueblo en forma espiritual.» Y agrega: «El Socialismo es un Movimiento de cultura, es una lucha por la belleza, por la grandeza, por la plenitud espiritual de los hombres.»

Jiménez de Asúa, nuestro querido compañero de ideal, una de las cumbres del Derecho Penal y sin género de dudas una de las mayores autoridades mundiales en problemas jurídicos penales (véanse sus libros «El delito del contagio venéreo», «Teoría jurídica del Derecho», «El delito colectivo», etc., etc.), en su libro «Al servicio de la nueva generación», que ha poco leímos en magnífica versión portuguesa (comprada con los ahorros que aludiamos al comienzo de este intrascendente ensayo sobre la falsa interpretación materialista del Socialismo), dice, al referirse a la juventud española de nuestro corto y nostálgico periodo republicano: «Las nuevas mujeres españolas caminan deprimidas por la ruta de su emancipación y perfeccionamiento espiritual.» Nuestro ilustre compañero, es otro «materialista».

He ahí nuestro pretendido materialismo (sobre el que podríamos escribir no un artículo sino varios libros y conferencias a través de las más autorizadas plumas del Socialismo universal (sin olvidar las palabras del «Abuelo» que decía que para ser buenos socialistas debemos empezar por ser buenos esposos y buenos padres), para demostrar la falsedad de una tesis inteligentemente explotada y difundida entre los incautos o miopes mentales que cierran las puertas de su inteligencia al análisis y estudio de los problemas sociológicos, culturales y filosóficos de nuestra época.

Hoy, felizmente, pocos seres creen ya en nuestro «materialismo comecuras», al convencerse de que nuestra doctrina, nuestra filosofía, la razón de nuestro vivir y de nuestra esperanza es, no sólo la lucha por la libertad económica y política del hombre de la futura sociedad como fin primordial y meta de nuestros anhelos, sino que todo esto lleva consigo algo más elevado y noble: su redención espiritual.

Por eso somos y seremos Socialistas. Porque, como dice Ramadier, nuestra lucha la llenamos de nuestra propia alma.

Angel NIETO VICENTE
(De la Asociación Brasileña de Escritores.)

São Paulo (Brasil).

P. S. O. E.

Reunión de la Comisión Ejecutiva

La Comisión Ejecutiva del P.S.O.E. se reunió el miércoles 31 de enero de 1962.

Se examinó la situación creada por el fallecimiento del Presidente interino de la República Española en el Destierro, adoptando los acuerdos pertinentes que trasladó al compañero Jiménez de Asúa y al Grupo Parlamentario Socialista.

Se examinaron igualmente los resultados de las reuniones que han celebrado en París los representantes de diversos Partidos políticos y Organizaciones sindicales.

Se conocieron diversas informaciones procedentes de España acerca de la gran inquietud política y del profundo malestar social que, aunque endémico, se ha agudizado últimamente.

El compañero Tesorero informó de la situación económica de nuestras Organizaciones.

El Secretario general dió cuenta de los preparativos de su próximo viaje a Casablanca, cuya fecha quedó fijada definitivamente

«L'unité humaine se réalisera par la libre fédération des nations autonomes, répudiant les entreprises de la force et se soumettant à des règles générales de droit. Ce n'est pas la suppression des patries, c'en est l'annihilation. Elles sont élevées à l'humanité sans rien perdre de leur originalité, de la liberté de leur génie. L'humanité nouvelle ne sera riche et vivante que si l'originalité de chaque peuple se prolonge sur l'harmonie totale, et si toutes les patries vibrent à la lyre humaine.» — JEAN JAURES.

(Viene de la octava pág.)

Estos recuerdos no pueden ser borrados por actos más favorables para nosotros ahora que estamos preparados para alcanzar la victoria completa sobre nuestros enemigos, con los cuales el régimen actual español estaba identificado en el pasado, no sólo espiritualmente, sino también por sus actitudes y sus actos públicos.»

(Párrafo de una carta que Roosevelt —Presidente de los EE. UU.— dirigió a su embajador en Madrid —Norman Armour— el 16 de marzo de 1945.) — O.I.D.E.

Otro visitante a la Meca del fascismo

El presidente de la Alemania Federal, doctor Luebke, aprovechando una «escala técnica», posó su avión en el aeródromo de Barajas, donde fué recibido, cumplimentado y agasajado por varios ministros y altos funcionarios del Gobierno del Caudillo. Este, en cambio, no estimó decoroso desplazarse para una ceremonia que tenía su origen en una «escala técnica».

Tal es ya la frecuencia de visitantes y de «escalas técnicas», que el Gobierno español mandó preparar en Barajas suntuosas salas especiales para esta clase de visitas.

El presidente Luebke se dirige a Monrovia, capital de Liberia, como punto inicial de su gira por los Estados africanos, manera —se dice— de devolver

la visita que a la Alemania Federal hicieron varios jefes de Estado del Continente negro. Obligado era que, puesto a visitar Estados africanos, empezara por uno que si no pertenece a ese continente, goza del privilegio de tener por jefe a un hombre que se ha ganado con la punta de la espada el justo título de «El Africano». La visita equivalía a una especie de prólogo introductorio en los problemas que a su paso encontrará el presidente alemán.

De paso, no sobra saborear, de nuevo, el modo existencial de un pueblo dirigido a la manera del que fué gobernado por un hombre que llenó de triste fama la historia de Alemania. — O.I.D.E.

La filosofía francotalangista

Comentando las debilidades de la O.N.U., nunca tan evidentes para el falangismo como después de la expulsión del enclave de Goa de la civilización cristiana al estilo salazarista, «Arriba», que se ha convertido en centinela del mundo libre, dice de este último: «... ese mundo libre, que en su obcecamiento democrático se obstina en no ver el bosque del comunismo, tapado por tanto árbol liberal.»

Lo que equivale a gratificar a los Estados que se empecinan en

vivir en régimen democrático con el remoque de celestinas al servicio del comunismo bolchevique.

Las clases altas

Sin embargo, ese centinela del mundo libre no ve lo que pasa en su propio país, donde la situación social es grave y con respecto a la cual parece no haber remedio por ser una consecuencia del espíritu egoísta de la clase dominante. No tiene remedio porque, según monseñor Herrera, «las clases altas son, en su conjunto, las principales causantes de nuestra desgracia».

Esa desgracia no tiene remedio para algunos católicos bien intencionados, aunque muy pesimistas. Pero éstos han fracasado todos los intentos de cura. «Los fracasos —dice Víctor de la Concha en «La Nueva España», diario ovetense— se van enlazando unos con otros hasta llegar al último, al fracaso del programa de austeridad pública y privada que los metropolitanos urgieron al comienzo del proceso de estabilización. Lo que ellos tenían ha ocurrido y, sin culpa del Estado, pagaron las consecuencias principalmente los débiles.»

El autor exculpa al Estado y carga contra la misérrima conciencia social de las clases altas. Cae, como se ve, en la utopía y en el pesimismo, pues si no es culpa del Estado, y las culpables, las clases altas, no salen de su egoísmo, ni siquiera cuando el conclave metropolitano las empuja y exhorta ¿dónde hallar el remedio?

Para nosotros, el remedio reside en restablecer la democracia y dar ocasión a los débiles a que organicen su propia defensa política y socialmente, influyendo en la conducta del Estado por el canal de los Partidos y de los Sindicatos y haciéndose oír en un Parlamento verdaderamente representativo de la voluntad del país.

Pero no es eso, precisamente, lo que quieren «las clases altas», ni la que quiere el Caudillo; que fueron entrambos quienes pusieron fin al Estado y al Parlamento republicanos, no porque destruyeran la familia ni la religión, ni porque desmembraban la España tradicional, como aseguran los jerarcas, sino porque se comenzaba una revolución que tenía por finalidad ir mermando, por la fuerza de la ley, el egoísmo de las clases altas y la miseria de las clases bajas.

Por eso destruyeron la República, por eso fracasan todos los intentos encaminados a remediar la desgracia de España, y seguirán fracasando mientras se apoyen en la idea de que la clase burguesa pueda dar paso libre a una política de justicia social.

El aceite de oliva, un lujo

«Pueblo», que pasa por ser el más sindicalista de todos los

diarios españoles, reproduce, sin decir nada en contra, parte de un artículo de «Actualidad Económica» en el que se dice que el aceite de oliva es un artículo de lujo y que no hay más remedio que aumentar su precio.»

«Entonces, ¿qué harán los pobres?» Esto supone el autor del artículo que se preguntará la gente. «A esto contesto yo —prosigue— diciendo que cocinar diariamente con aceite de oliva es un lujo que pocos gastrónomos mundiales se pueden permitir.»

«Siempre se podrán preparar para las clases más débiles otros aceites sanos y de una comestibilidad perfecta.»

¿Por qué el aceite de oliva es un lujo? Porque hay que exportarlo, transformarlo en buenas divisas para aumentar el prestigio financiero del régimen. Es absurdo exportar lo que la nación necesita; pero ¿qué les importa a los jerarcas las necesidades de la nación si ellos no las sienten directamente ni son sensibles a las del prójimo — clases débiles?

Es natural que se exporte lo que exceda, lo que sobrepasa de las necesidades de la nación; pero no lo que es necesario al país.

A nadie extraña que se exporten curas, falangistas, generales y toreros. Nos duele que exporten mano de obra; pero de todo eso y de malos periodistas está saturado el país. No es lo mismo el aceite de oliva ni que se convierta en artículo de lujo, inaccesible para las clases débiles. ¿Cómo

podrán éstas admitir el principio de colaboración de clases, contra el disolvente y marxista fenómeno social de lucha de clases cuando el aceite de oliva se reserva para las clases fuertes y resulta prohibitivo para las clases débiles? — O.I.D.E.

Supresión

de la «participación en beneficios»

El ministerio de Trabajo acaba de promulgar órdenes por las cuales se suprime la prima «participación en beneficios» de la empresa y se la sustituye por un aumento del salario base. Tales órdenes afectan a las empresas de las actividades llamadas:

- Consignatarias de buques,
- Industrias químicas, y
- Elaboración de bebidas carbónicas y jarabes.

Las dos primeras experimentarán un aumento del 8,50 por 100 del salario base y del 5 por 100 para la tercera.

Seguramente que el ministro llegó al convencimiento de que el precepto paternalista conocido con la fórmula «participación en beneficios» era una broma pesada y que los empresarios de esas tres ramas industriales en orden a beneficios, si los repartían, no sobrepasaban el círculo de los accionistas o eran de cuantía microscópica.

La medida ministerial entraña el reconocimiento de que para alcanzar un salario justo no es juicioso fiarse de la utópica conciencia social del empresariado ni del paternalismo tan caro a la Iglesia Católica y tan cómodo para reírse de las pretensiones socialistas del régimen español. — O.I.D.E.

“Investir para exportar”

(Viene de la octava pág.)

ya sea aumentando la producción de bienes de uso y consumo o comprándolos fuera, para lo cual es evidente que hay que exportar. Luego exportar es un medio y no un fin.

El programa de desarrollo, pues, entraña una planificación de necesidades, recursos y medios a fin de que los recursos puedan ser explotados para cubrir aquellas necesidades. Las inversiones de capital han de aplicarse conforme a ese cálculo.

La dificultad en todo intento de planificación reside en la debilidad del Estado burgués para vencer los obstáculos, y el principal de estos consiste en la resistencia capitalista a que los intereses públicos, los de toda la nación, se antepongan a los intereses privados. La peroración del señor López Bravo demuestra la imposibilidad de que el régimen franquista realice un programa de desarrollo coherente cuya finalidad sea armonizar la economía española para que ésta cumpla su más genuina misión: elevar el nivel de vida de todos los españoles. La condición de que da acción del Estado deberá garantizar que se atienda, en la medida necesaria, las inversiones en infraestructura, obras hidráulicas, transportes y en todos los sectores creadores de economías externas, cuidando de que las inversiones entren en rentabilidad en los plazos mínimos posibles», traduce la preocupación de asegurar un nivel de rentabilidad capitalista, pero no un nivel de vida superior para la nación. Mas si no hay esa garantía de rentabilidad capitalista, que nadie espere que el sector privado secunde el programa de desarrollo. En ese callejón sin salida se meten irremediablemente todas las programaciones o planificaciones de los Estados burgueses. O el programa conviene al sector privado o no hay desarrollo.

Al Estado se le confiere la misión de asegurar la existencia de una infraestructura costosa, el cañamazo donde puede tejer el empresario capitalista. Es decir, los ferrocarriles —deficitarios—, las carreteras —que sólo procuran gastos—, los puertos, las grandes obras de irrigación y colonización agrícolas, la investigación científica, los servicios sanitarios, la enseñanza y, por último, empresas industriales costosas y de resultados dudosos, sin perjuicio de parecerle muy legítimo al sector privado reclamar la transferencia total o parcial de las que hayan tenido éxito y comiencen a ser rentables, o inquieten a un clan monopolista, cual sucede con la Si-

derúrgica de Avilés y otras empresas del I.N.I. al invertir con su producción la coyuntura del mercado del hierro y del acero, del fluido eléctrico, del automóvil o de otro producto.

La Banca es un factor decisivo en todo programa de desarrollo. Para que cumpla su misión es menester que la Banca responda a las directrices del programa; pero no es posible con la estructura actual. La Banca aceptará el programa y lo apoyará si él apoya los intereses de los clanes financieros. Por eso el señor López Bravo defiende bravamente a la Banca sin que haya dicho nada contra su actual poderío, más fuerte que el dimanante de El Pardo. Sin que haya mencionado la única solución eficiente: su nacionalización.

Hablar de programa de desarrollo en las suntuosas salas de recepciones bancarias equivale a conspirar en alta voz contra la monarquía en la misma mesa donde coman juntos el rey y los conspiradores: es pura broma o manera de aplaudir lo que el monarca hace contra los rebeldes que no comen en la mesa.

López Bravo, director del I.E.M.E., debe tener no poca predilección por los ágapes banqueros y los discursos anodinos que no enfadan a los convidados.

José BARREIRO

Ni traiciones ni equívocos

(Viene de la octava pág.)

Es tanto su celo en la materia, que no acepta tampoco la monarquía disfrazada de dictadura del proletariado. El P.S.O.E. permanece fiel a su finalidad fundamental que es la de socializar los medios de producción: la tierra, las fábricas, las minas, las fuentes de energía y los servicios en la medida que son utilizados como, medios de explotación del hombre por el hombre. No acepta que el Estado sustituya al patrono y aniquile las libertades en aras de una planificación deshumanizada, sino que aspira, sin tergiversaciones engañosas, a que la economía esté auténticamente en manos de los trabajadores mediante la práctica de la democracia económica, en una economía planificada al servicio del hombre, y que el Estado sea de verdad gobernado por el pueblo mediante la democracia política y una sociedad donde se garantice la igualdad de oportunidades para todos, incluso para los españoles soviéticos.

Parece innecesario decir lo que somos y lo que deseamos; pero

como aquí y acullá, el fascismo, la reacción y los bolcheviques intentan desfigurarnos, y lo hacen con gran alarde de medios y explotando a fondo la virtud de la reiteración y el principio sucio y ruin de «calumnia, que algo queda», no hay más remedio que incurrir en la reiteración, que no sobra, sino que enseña.

Es necesario decir, además, para ilustración de los comunistas, de los que no lo son y de los que descubren ahora el Socialismo y nos acusan de valetudinarios y vetustos, que los socialistas españoles rechazamos las colusiones con los monárquicos que no acepten el principio plebiscitario para determinar la forma de Gobierno que desea el pueblo español; que no tenemos ni queremos compromisos con los grupos de presión económica, ni con los obispos, ni con los jerarcas, ni con Kennedy, ni con los espadones que sostienen policialmente al Caudillo. Conste, también, que no estimamos decente, lógico ni prudente coaligarnos con los que suprimen la democracia donde gobiernan ellos, pa-

ra instaurarla en nuestro país; como repudiamos, condenamos y calificamos de inmoral que las desfiguradas democracias de Occidente se coaliguen con Franco y Salazar, sepulcros de las libertades, para salvaguardar la democracia y los derechos del hombre.

Es así, y no de otra manera, mal que les pese a los bolcheviques españoles, como nosotros estamos en Unión de Fuerzas Democráticas. Nuestros aliados saben lo que somos y lo que queremos para hoy y para mañana, como nosotros creemos saber lo que son y desean nuestros asociados. Si alguien resultara defraudado, no será por falta de nitidez y precisión en nuestra actitud política ni por deslealtad para con nadie, siquiera haya quien piense que nuestra pureza política pudo macularse o que aprendimos la traición cuando creímos que con los comunistas se podía andar un buen trecho de la senda que conduce al Socialismo y a la Democracia para España.

GARCIA BARROS

Serafin Flores

Así fué el hombre

Mientras en la España de Franco, los dueños de los nuevos Gibraltares, los hombres foráneos que en pago a su encubrimiento e inmunidad halagan al tirano revestido de farisaico cristianismo llevan una vida fastuosa, en la mártir España, un nuevo mártir, un auténtico español ha terminado sus días en una chabola del Campo de confinamiento de San Jerónimo (Sevilla). Era uno de los extranjeros en su patria, sin derecho al pan y a la libertad.

Fué Serafin Flores un luchador por la clase trabajadora. Creció en Antas (Almería). Era a los veinte años un analfabeto de los muchos que pueblan el agro español. Comprendió la necesidad de adquirir cultura para ponerla al servicio de sus hermanos explotados. Corrió mundo. Estudió con afán. Se forjó una fácil y florida expresión, una exquisita escritura con su vitola poética como buen español y fué a la vez excepcional calígrafo o pendolista.

Pronto conquistó las voluntades proletarias del campesinado almeriense. Pronto conquistó el odio y las calumnias de los ca-

chiques más caciques de la política española, la de Almería. Con su verbo, su pluma y su voluntad, creó, escribió y lanzó su periodiquito local «Algo», que salía cuando podía. Sus ejemplares, en reducido número, eran leídos con entusiasmo. Le ofrecieron buenas situaciones como caciques, tratando, inútilmente, de sobornarlo. Era feliz siendo alma y guía de sus compañeros. Todo lo dió por ellos.

En la guerra cumplió con su deber defendiendo la República. Dió su sangre en los primeros choques contra la traición...

Vencido el pueblo español, nuestro hombre recorrió toda la geografía penitenciaria de España. Condenado a muerte, conmutada la pena a treinta años de prisión, revisiones, hasta caer en destierro y confinamiento a perpetuidad.

No ha dejado, hasta su muerte, de sufrir «interrogatorios» de los de la España de ahora, llenos de odio y «gestapismo», que minaron su fuerte naturaleza y la enfermaron.

Creó en su chabola una escuela en la que daba lección a los hijos de sus compañeros de confinamiento, hasta que se lo impidió el régimen secundando el slogan millanstraynesco de «¡Abajo la cultura!» No enseñaba religión, pero fué profesor en sentimientos, en civismo, en amor a su patria y a la humanidad que sufre.

Una de sus mayores torturas la sufrió por negarse a cantar el «Cara al Sol». Un civilón lo delató. Lo golpearon hasta que perdió el conocimiento diciendo ¡no! No lo cantó.

Ha muerto solo. En su chabola lo encontraron yacente y la mortaja al lado. No quiso auxilio de nadie, por no comprometerles. La Iglesia española no permite ni perdona que los españoles mueran sin su intervención. Grandes penas o sanciones recaen contra familiares próximos o médicos que ocultan la gravedad de un enfermo. Este gesto fué el último ejemplo de su entereza. Así pudo morir civilmente, libremente, dedicando sus últimos pensamientos, quizás el último suspiro, a su España amada en sus constantes deseos de que algún día sea libre, fraternal y próspera. Así nos lo hacía patente en sus continuos «Mensajes a la emigración política», a los refugiados.

Con esta sintética exposición queremos rendir un homenaje póstumo al que fué un gran español. Al que fué nada menos que todo un Socialista. Descansa en paz, Serafin Flores. —

ULIMAR.

On a interdit EL SOCIALIS-
TA, nous vous rendons LE
SOCIALISTE. Nous voulons
simplement, en frères, vous
rendre un peu des moyens
que l'on vient honteusement
de vous ravir.

Georges BRUTELLE,
Secrétaire général adjoint
de la S. F. I. O.

LE SOCIALISTE

HEBDOMADAIRE

Se ha prohibido EL SOCIA-
LISTA; nosotros os devolve-
mos LE SOCIALISTE. Quere-
mos sencillamente restituirlos,
como hermanos, algo al me-
nos de los medios que tan
vergonzosamente os acaban
de quitar.

Georges BRUTELLE,
Secretario General Adjunto
de la S. F. I. O.

En el XXV aniversario

de la muerte de Unamunno

La España franquista ha comenzado a celebrar ceremonias en honor de don Miguel de Unamuno, filósofo, rector de la Universidad de Salamanca y « Arcipreste de la generación del 98 ».

Cuando el general Millán Astray, en el paraninfo de la Universidad salmantina y en presencia de varias autoridades —entre las que se hallaban el arzobispo Pla y Deniel, hoy Primado de la Iglesia de España, y la esposa del Caudillo—, le gritó como un energúmeno « Abajo la inteligencia » y « Viva la muerte », el régimen, por la voz de Millán Astray, expresaba su desprecio a la cultura y la poca estima que sentía por los hombres que ilustran la historia contemporánea de España.

Ahora, Sindicatos, Universidades, periódicos y Círculos literarios oficiales y oficiosos compiten en la campaña de elogios.

No fusilaron a Unamuno porque la muerte no les dió tiempo, pero lo que Unamuno vió, oyó y sintió en su conciencia, aceleró su muerte. ¿Valía la pena vivir con los cruzados que capitaneaba el Caudillo y a los cuales dijo: « Venceréis porque tenéis la fuerza bruta, pero no convenceréis »?

El régimen, también ahora, veinticinco años después de haberlo asesinado, canta la gloria de García Lorca. Subvenciona el estreno de la « Atlántida » de Manuel de Falla, que no quiso vivir en la España falangista. Se vanagloria de la calidad poética de Machado y de Juan Ramón Jiménez, muertos en el exilio. Intenta apropiarse la fama científica de un Ochoa o de un Duperier, que no deben nada a la Cruzada.

Carente de glorias típicamente falangistas, entra a saco en el tesoro de los hombres de ciencia y arte que no pertenece a la Cultura franquista, sino a la cultura que el régimen destruyó; una cultura liberal, humana y progresista.

Que ahora el régimen intente glorificar a hombres de la especie de Unamuno, equivale a caer en el sacrilegio y a macular la limpia y brillante historia de los que no aceptaron la sublevación franquista: murieron en la cárcel, como Besteiro; indignamente fusilados, como Leopoldo Alas, o en la expatriación, para no ser fusilados ni vivir humillados como lo fué Unamuno en la ilustre Universidad de Salamanca. — O.I.D.E.

Las jeremiadas de un obispo

Monseñor Gúrpide, en una reciente pastoral, dice: « El salario mínimo es un punto de partida dentro de las exigencias de la justicia, no una meta final... Cualquiera que conozca, siquiera superficialmente, la realidad de nuestras empresas, sabe perfectamente que el clima que se respira en ellas es de tensión y de oposición real entre capital y trabajo. Es un hecho que no se puede ocultar, aunque no estemos conformes con él. Dichas tensiones son producidas no sólo por problemas económicos, sino también por problemas de dignidad humana. El trabajador está adquiriendo cada vez mayor conciencia de su dignidad y el trabajador que posee esta conciencia la estima y la defiende con más empeño que el dinero... »

» En este sentido no bastan las reformas económicas. La justicia plantea exigencias no sólo en el campo de la distribución de las riquezas, sino también en el de las estructuras de la empresa y del orden económico general. Nos hallamos en un terreno de prejuicios psicológicos y de mentalidad. No se pueden alegar razones de impotencia económica, en orden a poner en práctica tales exigencias. Frente a algunas mejoras de tipo económico podrá objetarse que la situación económica o el bien común no permite atenderlas. Pero ciertos imperativos de la dignidad de la persona humana del trabajador, con todas sus implicaciones en las relaciones humanas, en el trabajo, en las responsabilidades de iniciativa y en hacer oír su voz los trabajadores, no dependen de situaciones económicas. »

La Iglesia Católica se ha negado siempre a registrar como innegable la lucha de clases. Monseñor Gúrpide no menciona las terribles palabras « lucha de clases », pero no oculta el concepto cuando dice que en las empresas se respira un clima de « tensión y de oposición real entre capital y trabajo ».

El obispo, que no vacila en reconocer que los obreros están mal pagados, que no se respeta la dignidad humana y que no se permite oír la voz de los trabajadores, tiene presente todos los

días, mediante la oración « el famulos » al Caudillo y pide a Dios que « le tenga y guíe ». Sin embargo, ¿no es el Caudillo el Jefe supremo de esa banda de forajidos que a caballo sobre el Estado permite todas esas injusticias? ¿Cómo cohonestarse las palabras de monseñor Gúrpide después de conocer el pensamiento de « Ecclesia » cuando afirmó, al celebrarse el XXV aniversario de la sublevación de los militares felones, que «... asumió el Caudillo la urgente tarea de ganar la guerra (la que él y los suyos provocaron con la bendición de obispos y arzobispos) y rehacer la paz, reconstruir media España (destruida por su guerra) maltrata, alzarse sin compromisos

ante la horrible segunda guerra mundial y poner al país en vías de abierta prosperidad »?

La prosperidad del Caudillo emite una luz tan cegadora que hasta a un obispo tan avisado como monseñor Gúrpide le deslumbra, le ciega y no la ve. — O.I.D.E.

Mr. Mac Bride, encargado de Negocios de los Estados Unidos, es flaco de memoria y no precisa bien

En Madrid y en el Club Americano, se celebró un almuerzo donde Mr Mac Bride desahogó su admiración por la mansedumbre de los españoles respecto a los deseos norteamericanos. « Desde que llegué aquí —dijo— me ha admirado la incesante colaboración de nuestros amigos los españoles, al llevar a cabo las muchas tareas que les pedimos a menudo que hagan. »

El Encargado de Negocios no los lleva bien o, al menos, no brilla por su precisión. No son todos los españoles los que se doblegan y hacen lo que les piden los estadounidenses, sino sólo esa especie indigna que sirve al Caudillo; hosca y orgullosa para sus conciudadanos, servil para con los que colonizan esa España que fué imperial y madre de pueblos, para declinar lamendo las botas a los que pusieron punto final a los afanes dominadores de los Austrias, la decadencia de los Borbones y premian con dólares y admisiones en los círculos internacionales la corrupción franquista.

Bien está que recordemos el juicio de Roosevelt acerca del régimen que tanto asombro produce a Mac Bride: « No olvidaremos jamás la posición oficial de España con relación a nuestros enemigos del Eje, ni la ayuda que ella les prestó en un momento en que el desarrollo de la guerra nos era más adverso. Tampoco podemos borrar de la historia las actividades, los fines, la organización y las declaraciones públicas de la Falange, tanto en el pasado como en el presente. »

(Pasa a la séptima pág.)

Del mentidero comunista

Ni traiciones ni equívocos

OTRA vez, una vez más y no hay cuidado que sea la última, el Partido comunista destila su bilis antisocialista en « Mundo Obrero ». Ordinariamente dedica sus páginas a recordar los éxitos de la ciencia soviética. Nosotros no tenemos reparo en reconocer lo que de auténtico progreso científico y de cualquier otra índole haya en Rusia. Pero nos repugna esta sistemática parcialidad consistente en poner por los cielos a la ciencia soviética y silenciar la de otras naciones. « Mundo Obrero », que debiera titularse « Mundo Soviético », dedicó dieciséis páginas de maciza prosa a exponer el desarrollo y acuerdos del último Congreso del Partido Comunista ruso. No había en ese número (de muy fresca data) ni una sola palabra contra el régimen franquista ni contra la inicua explotación capitalista de que es víctima la clase proletaria española. « Mundo Obrero », carente de tema y llevado de su manía antisocialista y de su aversión a toda solución democrática del problema español, dedica dos buenas columnas a combatir al P.S.O.E. y a la Unión de Fuerzas Democráticas.

El hecho de que esta coali-

ción democrática excluya de su seno a toda agrupación política de signo totalitario, consecuentemente al P.C., le indigna y le saca de quicio.

« Mundo Obrero » estima que no es posible nada contra el franquismo sin el concurso del P.C. Al llegar a esta conclusión suscribe la tesis del Caudillo: « O yo, o el comunismo ». Siendo tan determinante en la solución la incidencia del P.C., no cabe deducir otra conclusión de las peregrinas afirmaciones del órgano comunista.

Tergiversando, como es su habitual y tartufesca metodología política y periodística, atribuye al P.S.O.E. el deseo de favorecer el advenimiento de la monarquía y colaborar con ella, con una monarquía salida del sombrero prestidigitador de « los grupos de presión, generales, obispos, oligarcas... y Kennedy ». Para que no haya dudas, « Mundo Obrero » dice en esas dos macizas columnas de prosa antisocialista: « Por eso, en la reciente reunión nacional del Partido monárquico, la Unión Española, se ha expresado la esperanza de que « el socialismo español adopte esa actitud europea que le ha permitido gobernar en tantas monarquías ».

Como se ve, para informarse de la actitud política del P.S.O.E. nada mejor que leer las actas —si las hay— de las reuniones de « Unión Española ». Los Congresos del P.S.O.E.; sus manifestaciones públicas, escritas en sencillo castellano, y el pensamiento político de su órgano de expresión, « El Socialista », no son buena fuente informativa o son pura falsedad. No está de sobra recordar el dicho: « Piensa el ladrón que todos son de su condición ». Como el tartufismo maquiavélico es algo así como la naturaleza íntima e indisoluble del comunismo bolchevique, atribuye a los demás lo que es su más característica idiosincrasia.

Incluso el reproche dedicado a los Socialistas que gobiernan con una monarquía en Europa, además de que no nos concierne, porque el P.S.O.E. no gobernó nunca con una monarquía, carece de valor dialéctico en boca de los comunistas. ¿Acaso no han gobernado los comunistas con la monarquía belga?

El P.S.O.E. sigue siendo un Partido republicano. Jamás ha renunciado ni renuncia hoy a la forma republicana de gobierno.

(Pasa a la séptima pág.)

Los fines del Programa de Desarrollo

« Invertir para exportar »

EN la inauguración de la sede regional del Banco Popular Español en Barcelona, a la que no podía faltar la bendición de la Iglesia, muy especialmente en este caso por cuanto que el B.P.E. es el Banco del Opus Dei, asistieron don Gregorio López Bravo, director del I.E.M.E., y don Epifanio Ridruejo, subgobernador del Banco de España. Es decir, al lado de los sacramentos eclesiásticos no faltaron los del Gobierno —fracción Opus Dei— en la persona de López Bravo, ni la de la Banca con la presencia de don Epifanio. Como es natural, no faltaban otras personas igualmente representativas de los puntales del régimen.

Ante concurrencia tan selecta como docta, pronunció López Bravo el discurso de rigor, que versó acerca del tema « Plan de Desarrollo ». A ese discurso pertenecen afirmaciones de este género:

« La renta "per capita" de nuestro país es una de las más bajas de Europa... especialmente la de ese 42 por 100 que emplea la agricultura es muy limitada... En consecuencia, se produce una emigración laboral hacia otros países del continente... Se va nuestra mano de obra más calificada en busca de niveles de retribución más elevados. »

« Si, como es de prever, el Reino Unido y varios países más de la Zona de Libre Comercio, se integran en el Mercado Común Europeo, un 70 por 100 de nuestros mercados estarían unidos y protegidos por un arancel exterior común. ¿Puede alguien adoptar una postura distinta a la de actuar como si nuestra integración fuera ciertamente a producirse? »

« Nivel de vida e integración son dos problemas que requieren un mismo tratamiento y que tienen una solución común: un Programa de desarrollo económico. »

« Hay que hacer una programa-

ción a largo plazo de la inversión pública, cuidando de que se incluya la total capacidad inversora del Estado y que defina claramente su campo de acción, eliminando incertidumbres y temores de la iniciativa privada, que manifiesta atonía en estos momentos... » « La acción del Estado deberá garantizar que se atienda, en la medida necesaria, las inversiones en infraestructura, obras hidráulicas, transportes y en todos los sectores creadores de economías externas, cuidando de que las inversiones entren en rentabilidad en los plazos mínimos posibles... »

Terminó su discurso elogiando a la misión pasada, presente y futura de la Banca, discrepando de un gran sector de la opinión española que la considera « arcaica e inepta »; discrepando también de la O.E.C.E. que recomendó la reforma bancaria por la buena razón de que el estatuto actual es inadecuado.

Es demasiado claro que López Bravo no aspira a la revolución social ni a que se realicen las reformas estructurales sin las cuales no se puede esperar un desarrollo realmente efectivo. Las reformas que sugiere no pueden desentonar en una reunión del Banco Popular ni ir más allá de lo que se atreven a decir sus jefes y cofrades opusdeístas, los ministros de Comercio y de Hacienda. Son reformas que no gustan a los falangistas desfigurados que aún tienen algún predicamento en las esferas oficiales y que responden a las lecciones mal estudiadas del neoliberalismo y que el Caudillo impide prosperar. Lo impide porque si no carece de cualidades castrenses y de malicias políticas de rebotica y campanario, está exento de una concepción económica determinada; ni fascista, ni comunista, ni liberal, ni de otra índole. Sus decisiones responden a una idea miscalánea y misonista, es decir, por un lado confusa, por el otro adversa a las novedades económicas.

No hay por qué caer en el error de que España pueda vivir sin exportar. Tampoco tendría sentido que se intentara la irrealizable idea de prescindir de la importación. Insoslayable el comercio exterior, cada día resulta más necio el huir la integración económica. Como socialistas, nos repugnan los aranceles, las aduanas y las fronteras, como nos repugnan los nacionalismos y las discriminaciones raciales. Esta repugnancia no incurre en la fantasía de que se pueden suprimir las características de cada raza, pueblo o nación, ni que no reconocamos el derecho a que se organicen su vida conforme a sus tradiciones, siempre que la tradición no sea una alcahueta para suprimir la libertad, para obligar a comulgar los días de ritual ni para justificar el estancamiento o la regresión. Sin embargo, el postulado « invertir para exportar », en boca de un católico, nos parece una herejía, una mistificación de los fines de la economía. La economía es un medio para satisfacer las necesidades del hombre y no un recurso para alimentar la megalomanía de un déspota ni de un Estado; mucho menos debe ser el Potosí patrimonial del sector privado, de la clase capitalista ni de la clase dirigente, sino el camino del bienestar para todos.

Si España necesita alcanzar un nivel de vida superior, la inversión de capitales públicos y privados tiene que canalizarse en el sentido de procurar al pueblo español ese nivel de vida

(Pasa a la séptima pág.)